This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

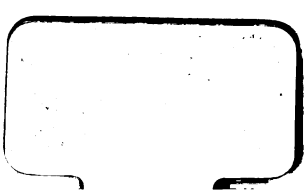
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 2133



MONTJOYE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 24 octobre 1868.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

OCTAVE FEUILLET

de l'Académie française

FORMAT GRAND IN-18

Scènes et Proverbes	1 vol.
Scènes et Comédies	1 vol.
Bellah	1 vol.
La petite Comtesse, le Parc, Onesta	1 vol.
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre	1 vol.
Histoire de Sibylle	1 vol.

Le Pour et le Contre, comédie en un acte, en prose.
La Crise, comédie en quatre actes, en prose.
Péril en la demeure, comédie en deux actes, en prose.
Le Village, comédie en un acte, en prose.
La Fée, comédie en un acte, en prose.
Dalila, drame en six parties, en prose.
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre, comédie en cinq actes, en prose.
Le Cheveu blanc, comédie en un acte, en prose.
La Tentation, comédie en cinq actes, en prose.
Rédemption, comédie en cinq actes, en prose.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

MONTJOYE

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN SIX TABLEAUX

PAR

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864

Tous droits réservés

PERSONNAGES

RAOUL MONTJOYE, 50 ans.	MM.	LAFONT.
ROLAND, son fils.		DIEUDONNÉ.
SALADIN.		LANDROL.
TIBERGE, vieux caissier.		KIME.
LAJAUNAYE.		BLAISOT.
SOREL.		P. BERTON.
LE MARQUIS DE RIO-VELEZ, général péruvien.		FRANCÈS.
UN MAIRE.		VICTORIN.
UN CAPITAINE DE POMPIERS.		BORDIER.
UN HUISSIER.		ALPHONSE.
HENRIETTE, femme de Montjoye.	Mmes	FROMENTIN.
CÉCILE, leur fille.		DELAPORTE.
MARQUISE DE RIO-VELEZ.		NANCY.
UNE ROSIÈRE.		CHAUMONT.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

MONTJOYE

ACTE PREMIER

DANS L'HOTEL DE MONTJOYE, A PARIS

Un riche cabinet de travail. Bibliothèque, bronzes, objets d'art, ameublement somptueux. Vers la droite un grand bureau chargé de cartons et de papiers. Un fauteuil devant le bureau. Deux portes latérales. Porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, TIBERGE et L'HUISSIER causent à demi-voix près de la porte du fond qui est ouverte. Puis l'huissier se retire et ferme la porte. Tiberge, qui porte sous le bras un grand portefeuille, descend la scène en secouant la tête d'un air mécontent. Il vient s'asseoir sur une chaise à gauche.

TIBERGE, murmurant en vieillard.

Toujours le même... toujours! Bravant tout, outrageant tout, se moquant de tout gaillardement! Dieu! que je déteste ce genre-là! Et s'il n'y avait que cela encore... mais le reste ne vaut pas mieux! Et je suis là, moi... quand j'y pense, comme un compère.... Dieu sait pourtant... (Voyant Cécile qui entre à droite, il se lève souriant.) Ah! mademoiselle Cécile!

SCÈNE II.

TIBERGE, CÉCILE en élégante toilette du matin, comme prête à sortir.

CÉCILE.

Bonjour, monsieur Tiberge... Mon père n'est pas encore là?

TIBERGE, avec embarras.

Non, mademoiselle... mais il va venir... il m'a fait appeler tout à l'heure comme il rentrait.

CÉCILE.

Comme il rentrait? Il était sorti si matin, mon père?

TIBERGE.

Non, mademoiselle... (Se troublant.) Ah! c'est-à-dire, pardon... sans doute, il était sorti puisqu'il rentrait... je ne sais pas où j'ai l'esprit.

CÉCILE.

Ah! eh bien!... je reviendrai l'embrasser un peu plus tard, car je sors moi-même avec ma mère... Bonjour, monsieur Tiberge... vos petits enfants vont bien?

TIBERGE.

A merveille, mademoiselle... bien reconnaissant!

CÉCILE.

Voulez-vous dire à leur grand'mère de me les amener demain... j'ai quelque chose pour eux, et aussi pour elle. Des fleurs pour elle!

TIBERGE.

Ah! mademoiselle, vous nous gâtez tous!

CÉCILE.

Demain à midi, n'est-ce pas?... Bonjour, mon cher monsieur Tiberge!

TIBERGE.

Bonjour, ma chère demoiselle. (Cécile sort par le fond.)

SCÈNE III.

TIBERGE, puis MONTJOYE, costume dans le goût anglais; longs favoris à l'américaine.

TIBERGE, suivant Cécile des yeux avec attendrissement.

Oui... oui... sans doute... parbleu, oui! voilà! voilà ce qui explique les choses, dans mon système... c'est l'ange gardien...

et sa mère en est un autre... et ce n'est pas trop de deux pour la circonstance... hem!

MONTJOYE, paraissant à gauche et parlant au dehors[1].

Eh bien, a-t-on prévenu M. Tiberge? Ah! le voilà! Bonjour, Tiberge! Bonjour, mon ami!

TIBERGE.

Monsieur! (Il lui remet le portefeuille et quelques lettres.)

MONTJOYE, s'asseyant près de son bureau.

Ah! Voyons ça! (Il ouvre le portefeuille.) Assois-toi donc, mon ami, tu dois être fatigué, après ta folle nuit d'orgie au bal de l'Opéra... Je t'ai vu, va, monstre!

TIBERGE, à droite du bureau, grondant.

Vous avez vu... vous avez mal vu!

MONTJOYE.

Comment! ce débardeur scandaleux qui sautait jusqu'au lustre, et que toutes les femmes s'arrachaient, ce n'était pas toi?... J'ai cru que c'était toi, moi!... Eh bien, mais, cela va très-agréablement, dis-moi, ces granits bretons!

TIBERGE.

Oui... si cela dure!

MONTJOYE.

Bah! tu doutes de tout, toi... tu es un vieux sceptique... Diable! mais en Afrique, c'est encore meilleur, dis-moi donc! Combien de bénéfice cette année?

TIBERGE.

Vingt mille.

MONTJOYE.

Eh bien, c'est très-gracieux... pour commencer... tu as bien mené ça, toi, Tiberge; je te rends cette justice.

TIBERGE.

J'ai bien mené ça, j'ai bien mené ça, c'est possible; mais il faut voir la fin... Et puis j'insisterai toujours, monsieur, pour que

1. Montjoye, Tiberge.

vous fassiez une petite part dans l'opération à l'ancien propriétaire; il s'est ruiné sur la concession... il a essuyé les plâtres, comme on dit... et pendant que nous nous enrichissons sur sa ferme, il meurt de faim devant la porte.

MONTJOYE.

Eh bien, quoi? c'est l'histoire universelle, cela... il y a des gens qui tirent les marrons du feu, et d'autres qui les mangent, voilà tout!

TIBERGE.

C'est un père de famille...

MONTJOYE.

Ne t'occupe donc pas de ces détails-là, mon ami!... Délicieux encore... ces houillères des montagnes noires... Je les ferai coter un de ces jours... C'est encore toi qui as flairé ça... tu es un bon dépisteur, toi, mon vieux Tiberge.

TIBERGE.

Oh! j'aurais pu mieux employer ma vie...

MONTJOYE.

Comment ça, vieux grognard?... Voyons... est-ce que tu n'es pas content de ta situation chez moi?

TIBERGE.

Oh! mon Dieu, si, je suis content; c'est-à-dire... je suis content et je ne suis pas content.

MONTJOYE.

Nous en reparlerons. (Il ouvre une lettre : avec étonnement et indifférence.) Ah! mon Dieu! pauvre garçon!

TIBERGE.

Quoi donc, monsieur?

MONTJOYE.

Tu sais bien le petit Gendrin que j'avais envoyé à Shâng-haï, il s'est noyé en débarquant.

TIBERGE, avec éclat.

Le petit Gendrin!... C'est possible!

MONTJOYE.

Oui. On m'écrit ça de Bordeaux. C'est ennuyeux... il faut en envoyer un autre... le plus tôt possible... tu choisiras dans mes bureaux.

TIBERGE.

Le petit Gendrin; eh bien, il devait mal finir, monsieur, cet enfant-là... C'était un sans-cœur.

MONTJOYE, distrait.

Très-intelligent!

TIBERGE.

Il était parti contre la volonté de sa famille... sa pauvre mère en est morte de chagrin ces jours passés.

MONTJOYE.

Très-intelligent!

TIBERGE, avec intention, et timidement.

C'est que je crois à une Providence, moi, monsieur!

MONTJOYE.

Hein?

TIBERGE, insistant.

C'est que je crois à une Providence, moi, monsieur!

MONTJOYE.

Tant mieux pour toi, mon bonhomme!

TIBERGE, à part.

Je suis bien aise de lui avoir poussé ça! (Il s'éloigne vers le fond et se trouve près de Lajaunaye, qui entre.) Monsieur Lajaunaye!... j'ai l'honneur de vous saluer, monsieur!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LAJAUNAYE, tenue calquée sur celle de Montjoye.

MONTJOYE, sans se lever[1].

Tiens! c'est toi!

1. Tiberge, Montjoye, Lajaunaye.

LAJAUNAYE.

J'ai forcé la consigne; je ne te dérange pas?

MONTJOYE.

Non; mais, qu'est-ce qu'il y a donc?

LAJAUNAYE, qui paraît lutter avec peine contre une sérieuse préoccupation.

Rien... je viens te voir en passant; mais, si je te dérange...

MONTJOYE.

Pas du tout. Eh bien, Tiberge, tu reviendras dans une heure, j'aurai examiné toutes ces pièces.

TIBERGE.

Bien, monsieur. (A part.) Je suis bien aise de lui avoir poussé çà! (Il sort par le pan coupé, à gauche.)

SCÈNE V.

MONTJOYE, LAJAUNAYE.

MONTJOYE.

Assois-toi donc... Tu permets que j'ouvre mon courrier? Je t'écoute, d'ailleurs. (Il parcourt des lettres.) Eh bien, qu'est-ce qu'il y a de nouveau, depuis combien... deux heures que nous nous sommes quittés?

LAJAUNAYE, très-abattu et s'efforçant d'être gai.

Absolument rien. Je passais, je suis entré. (Il prend une chaise et s'y met à cheval.) Comment? tu es déjà au travail, toi? Vrai? tu peux te mettre à travailler tout de suite comme cela, après une nuit blanche? Tu ne t'es pas reposé?

MONTJOYE.

Moi? du tout! Je suis allé à la salle d'armes un moment; je suis rentré, j'ai fait ma barbe, et me voilà.

LAJAUNAYE, respirant un flacon de sels.

Ah! tu es solide, tu es carré, toi!

MONTJOYE, le regardant.

Et toi, qu'est-ce que tu as donc, Lajaunaye? tu as l'air un peu fané, ce matin?

LAJAUNAYE.

Fané! bah! laisse donc! au contraire, je me sens tout guilleret... tout folâtre. (Il chantonne péniblement.) Tra, la, la, tra, la, la!... Ah! je me suis fièrement amusé. Dieu! me suis-je amusé! nous nous sommes amusés, hein, Montjoye?

MONTJOYE.

Oui, certainement.

LAJAUNAYE.

Ah! mon Dieu! a-t-elle de l'esprit cette petite Juliette! Quel brio! quel brio! mon Dieu! Elle m'a fait rire toute la nuit comme un imbécile, moi!

MONTJOYE.

Oui, oui, oui.

LAJAUNAYE.

Ah! oui, je me suis diablement amusé... sac à papier! la bonne vie! Ah! la satanée bonne vie! (Sérieux tout à coup.) A propos, tu ne sais pas ce qui m'est arrivé, à moi, en sortant du restaurant?

MONTJOYE.

Quoi donc?

LAJAUNAYE.

Mon cher, j'ai pris un bain.

MONTJOYE.

Ah! tiens! tiens! tiens!

LAJAUNAYE.

Et je me suis trouvé mal dans mon bain.

MONTJOYE.

Cette bêtise!

LAJAUNAYE.

Non... mais là, tout à fait mal, mon cher, à inquiéter le garçon; si bien que, ma parole d'honneur, comme je suis un peu

trapu, un peu apoplectique, j'ai cru positivement que j'allais trépasser.

MONTJOYE, faisant claquer sa langue.

Faut pas!... mauvaise opération!

LAJAUNAYE.

Ma parole, je l'ai cru. Il m'est même venu toutes sortes de pensées bizarres... j'ai pensé à toi, mon vieil ami!...

MONTJOYE, très-indifférent.

Ah! c'est gentil, ça!

LAJAUNAYE.

Je me suis dit : Ce pauvre Montjoye, quand on va lui dire ça, il va être diablement étonné!

MONTJOYE, tranquillement.

Mais non, je n'aurais pas été très-étonné, parce que, vraiment, avec ta constitution, ton cou court, et ta déplorable hygiène... eh! eh!

LAJAUNAYE.

Enfin! enfin! tu m'aurais bien donné une larme, je suppose!

MONTJOYE.

Mon ami, je ne le crois pas, vois-tu. Je n'ai pas étudié la question, mais je ne le crois pas, attendu que je pleure très-difficilement... entre mes repas surtout.

LAJAUNAYE.

Ah! ma parole, Montjoye, écoute, tu es trop dur!

MONTJOYE.

Je ne suis pas dur, mon ami, je suis sincère... toujours dans le vrai, moi, jamais de phrases... Tu ne me pleurerais pas, je ne te pleurerais pas, voilà la vérité!

LAJAUNAYE.

Oui, je sais bien, tu ris de tout, tu ne crois à rien, toi! moi non plus, du reste; mais enfin, avec tout ça, je voudrais te voir dans une passe comme celle que je viens de traverser!... Je t'assure que dans ces moments-là on pense vite, on se pose de singulières questions; on se demande, par exemple...

MONTJOYE, donnant des signatures.

Quoi donc?

LAJAUNAYE.

Eh bien, dame! si vraiment il n'y a pas autre chose au monde que le trois pour cent, le baccarat, les truffes et les demoiselles.

MONTJOYE.

Eh! eh! peut-être!

LAJAUNAYE.

Mon Dieu! tu es un homme fort, Montjoye, très-fort, je le reconnais, je t'admire même; mais enfin, il y a eu dans tous les temps d'autres hommes également très-forts, aussi forts que toi, mon cher, et qui croyaient à quelque chose!

MONTJOYE.

Tu as raison... eh! eh!

LAJAUNAYE.

Bossuet... n'était pas un idiot.

MONTJOYE.

Oh! non!

LAJAUNAYE.

Et... chose... comment donc? Jean-Jacques Rousseau... non plus.

MONTJOYE.

Non, non, non!

LAJAUNAYE.

Et bien d'autres... c'est que cela donne à réfléchir, vois-tu.

MONTJOYE.

Certainement! (Il se retourne sur son fauteuil et regarde Lajaunaye.) Lajaunaye, veux-tu que je te dise?

LAJAUNAYE.

Quoi?

MONTJOYE.

Stoppe, mon bonhomme... tu es fini!

LAJAUNAYE, se levant dépité.

Mais non... je ne suis pas fini... seulement j'ai été un peu ébranlé ce matin, voilà tout! Et puis, j'ai des soucis, des ennuis

de famille... Je vais rentrer chez moi, n'est-ce pas? qu'est-ce que je vais trouver? une femme en pleurs, qui m'aura attendu toute la nuit... un fils qui donne dans le sérieux, qui prend le parti de sa mère et qui me boude... une fille... tout le contraire... qui s'évapore et qui m'inquiète; enfin, tout va mal!

MONTJOYE, qui s'est levé aussi, lui touchant l'épaule avec un air de sympathie.

Pauvre garçon! (Riant ironiquement.) Tu es fini, tu sais?

LAJAUNAYE.

Je te dis que non, je suis prêt à recommencer ce soir si tu veux... seulement tu en parles bien à ton aise, toi qui es en toute chose la chance incarnée; tu as une femme, toi, qui supporte ta libre existence avec une résignation de chérubin. Comment diable t'y prends-tu?

MONTJOYE.

J'ai un secret, mon ami.

LAJAUNAYE.

Donne-le-moi!

MONTJOYE.

Impossible... mais je vais te donner un conseil. Liquide, Lajaunaye, retire-toi à la campagne, adonne-toi à la pisciculture, fais-toi nommer marguillier et bois du lait!

LAJAUNAYE.

Voyons, sérieusement, Montjoye, je trouve cette plaisanterie de très-mauvais goût; je viens à toi en toute confiance, parce que je me sens un peu démonté, et au lieu de me remonter...

MONTJOYE.

Allons! ne t'attendris, pas Lajaunaye! Tu sais que je t'aime bien, surtout à l'heure de la Bourse... la main, voyons.

LAJAUNAYE.

Soit; mais ne me dis plus que je suis fini, parce que je trouve cela de très-mauvais goût.

MONTJOYE.

Eh bien, non... la... tu n'es pas fini! au contraire, tu com-

mences! (La porte du pan coupé à droite s'ouvre; Henriette paraît; toilette de ville.) Ah! ma femme!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HENRIETTE[1].

LAJAUNAYE, saluant.

Madame!

MONTJOYE.

Ma chère, vous voyez un homme qui se désole parce qu'il se croit fini... est-ce raisonnable, voyons? est-ce qu'il a l'air fini... je vous le demande? mais, non, mon ami, tu ne l'es pas... tu ne l'es pas du tout!... Vous avez à me parler, ma chère?

HENRIETTE.

Oui, je désirais vous dire deux mots... mais si vous êtes occupé...

LAJAUNAYE.

Madame... je partais... (Il salue.) Madame!... à revoir, toi, mauvais goguenard!

MONTJOYE.

A revoir, Lajaunaye... tu ne l'es pas, je t'assure! du tout, du tout! (Lajaunaye sort par le fond. A part.) Ah! mon Dieu, pauvre espèce!

SCÈNE VII.

MONTJOYE, HENRIETTE, puis L'HUISSIER.

MONTJOYE, lui prenant la main.

Vous allez bien ce matin! Et Cécile, que devient-elle? je ne l'ai pas encore vue.

HENRIETTE.

Elle va venir, elle était sortie avec moi... elle vous rapporte

[1] Lajaunaye, Montjoye, Henriette.

fidèlement son humble bouquet de violettes... tout serait perdu, si elle y manquait un seul jour, vous savez... pauvre fillette!

MONTJOYE.

Petite folle!... c'est vous, ma chère, qui lui avez soufflé ces manies romanesques... car vous êtes vouée au bleu, vous, Henriette... si le bleu disparassait de la terre et du ciel, on le retrouverait dans votre cœur... eh bien, qu'est-ce qu'il y a, mon enfant?

HENRIETTE.

C'est une découverte que nous avons faite hier matin, Cécile et moi, dans une de nos petites excursions de charité... vous savez que maintenant je l'emmène avec moi... régulièrement... comme elle est de plus en plus lancée dans le tourbillon mondain, je trouve bon, pour qu'elle ne devienne pas trop frivole, de lui montrer de temps en temps le côté sérieux de la vie. Quand elle a vu des pauvres le matin, je la mène au bal avec plus de tranquillité... il me semble que ses matinées protégent ses nuits.

MONTJOYE.

Cela n'a pas d'inconvénient... certainement... et cette découverte?

HENRIETTE.

Voilà... je recherche surtout les pauvres qui se cachent... ceux qu'on appelle les pauvres honteux, et qui sont les pauvres fiers... eh bien, j'en ai trouvé un qui, j'espère, vous intéressera : c'est un de vos anciens camarades de jeunesse, je crois... dont vous m'avez parlé quelquefois... un monsieur Saladin!

MONTJOYE.

Saladin! parbleu! je crois bien!... tiens, tiens! il vit encore, ce diable de Saladin?

HENRIETTE.

Il vit, mais fort tristement... il travaille dans une imprimerie... il fait des copies, je ne sais quoi... il a une femme malade...

MONTJOYE.

Oh! la!...

HENRIETTE.

Quatre enfants, tout petits, avec cela...

MONTJOYE.

Oh! la la!

HENRIETTE.

De plus, il vient d'être malade lui-même pendant deux mois... enfin une détresse profonde... il m'a dit qu'il s'était présenté une fois à votre porte... sans succès... je lui ai promis que vous voudriez bien le recevoir ce matin... vous aurez cette bonté, n'est-ce pas?

MONTJOYE.

Mon Dieu, ma chère, j'ai beaucoup à travailler... (il réfléchit.) Cependant je le recevrai... oui... d'autant plus que je peux l'utiliser, je crois... c'était un garçon d'esprit, mais une tête volcanique, un poëte, un rêveur... enfin l'âge a dû le calmer... s'il voulait, il est capable, actif, dévoué... oui... décidément il peut m'être utile. Je le recevrai.

HENRIETTE.

Merci, mon ami.

MONTJOYE [1].

Mon Dieu! ma chère, c'est tout simple, dès que vous le désirez... (il sonne, l'huissier entre.) Vous recevrez monsieur Saladin.

L'HUISSIER.

Saladin, bien, monsieur.

MONTJOYE.

Ah! pendant que j'y pense, vous recevrez aussi monsieur Georges de Sorel.

L'HUISSIER.

De Sorel... bien... monsieur. (L'huissier sort.)

HENRIETTE.

Georges de Sorel... est-ce que?...

MONTJOYE.

Oui, précisément, le fils de mon ancien associé de Bordeaux... il est avocat à Paris, il a du talent, et il n'est pas heureux, dit-on : je serais bien aise de le servir... Sorel était un nigaud... ce n'est pas ma faute s'il s'est ruiné, et s'il a eu l'enfantillage de se brûler

1. Henriette, Montjoye.

la cervelle par-dessus le marché. Mais il suffit que nous ayons été associés pendant quelque temps, pour que je désire être utile à son fils... et je l'attends ce matin.

HENRIETTE.

Ah ! c'est une pensée généreuse, et je vous en sais gré pour ma part.

MONTJOYE.

Si nous nous entendons, ce sera une bonne relation pour Roland.

HENRIETTE.

Oui... et il a grand besoin de bonnes relations, ce pauvre Roland... Et, à ce propos, mon ami, vous devriez bien le prier de s'exprimer avec un peu plus de réserve devant sa sœur et devant moi-même. Hier soir, par exemple, il est venu nous rejoindre au spectacle... il avait bien dîné, je crois... et vraiment il m'a gênée et affligée.

MONTJOYE, mécontent.

Ah !... Vous me l'enverrez dès qu'il sera revenu du Bois... Mais, attendez, (bruit de voix au dehors) il me semble que c'est lui... (Il va au fond, ouvre la porte, et appelle : Roland !

ROLAND, au dehors.

Tais-toi, drôle ! je te dis que c'est ta faute ! tu lui massacres la bouche !

MONTJOYE.

Roland !

ROLAND, au dehors.

Imbécile ! crétin ! (Il entre une cravache à la main.)

SCÈNE VIII.

MONTJOYE, HENRIETTE, ROLAND.

ROLAND[1], donnant la main à Montjoye.

Bonjour, père !... (Présentant son front à Henriette.) Bonjour, ma mère !... Je suis furieux !

1. Henriette, Roland, Montjoye.

MONTJOYE.

Et à qui en as-tu ?

ROLAND.

A cet âne de Jean qui monte comme une nourrice! Il a failli me couronner mon hunter, tout à l'heure, devant l'obélisque !

MONTJOYE.

C'est qu'il est gris probablement... et, à ce sujet, tu me feras plaisir, toi, de ne pas te griser au préalable, quand tu iras au spectacle avec ta mère et ta sœur.

ROLAND.

Moi ? Comment !... Comment, ma mère, est-ce que réellement je n'ai pas été convenable hier au soir?

HENRIETTE.

Mais tout au plus.

ROLAND.

Vrai?... je ne m'en suis pas aperçu... ah ! pardon... je vous demande mille fois pardon, ma bonne mère ! (Il lui baise la main.) Mais aussi, la, en conscience, c'est un peu votre faute ; pourquoi me menez-vous voir de saintes bonnes femmes de pièces comme cela? j'ai senti le besoin d'égayer la situation, moi !

MONTJOYE.

Quelle pièce, donc ?

ROLAND.

Ah ! elle est de deuil celle-là, j'en réponds ! on peut la voir en carême ! Ça s'appelle... attendez... le *Parfait Notaire*... je crois, ou la *Dernière Diligence !* ça se passe en Bretagne, pour changer... Au premier acte, le théâtre représente une famille de Bretons, mais pas des Bretons en chocolat... de vrais Bretons, la, pur granit... Retour de l'Inde... l'épée de mon père... la croix de ma tante, le biniou de mon bisaïeul ! ils jouent au loto, ils sont heureux... au fond passe une diligence... c'est la dernière diligence, comprenez-vous, mon père ? (Il serre dramatiquement le bras de Montjoye) la dernière diligence !

MONTJOYE, riant malgré lui.

Laisse-moi donc, nigaud !

ROLAND.

Mais méfiez-vous!... au second acte arrive le chemin de fer! patatras! déraillement général! plus de mœurs! Le fils enlève sa cousine, la fille enlève... le chef de gare, la mère marivaude avec le sous-préfet... Heureusement, un bon vieillard s'avance... eh bien, dites-donc, ça va-t-il finir tout ça? Et la vertu, mes enfants, et l'honneur, et la patrie, et la municipalité! Trente kilomètres de tartines à double détente dans ce goût-là... Après quoi on s'embrasse, on se bénit, on s'épouse, et on se partage le prix Monthyon dans un feu de Bengale! Voilà l'intrigue : ah! quelle pièce, mazette! Si je tenais l'employé des pompes funèbres qui a fait ça... et qui a fait pleurer ma bonne mère pendant trois heures d'horloge... Brigand, va! (Il fouette l'air avec sa cravache, et remonte à gauche.)

HENRIETTE, haussant légèrement les épaules.

Je vous laisse, mon ami, et je vous recommande votre protégé.

MONTJOYE, la reconduisant.

C'est entendu... Ah! dites-moi, ma chère, je me suis permis d'inviter à vos lundis un de mes amis du Cercle, un étranger fort distingué, le marquis de Rio-Velez et sa femme... une personne charmante... dont on s'occupe beaucoup en ce moment. (Il redescend à son bureau.)

HENRIETTE, contrainte.

Oui, on s'en occupe beaucoup, en effet... Je les recevrai de mon mieux, mon ami.

MONTJOYE.

Je vous serai obligé, ma chère; à revoir. (Il s'assied, Henriette sort à droite.)

SCÈNE IX.

MONTJOYE, ROLAND.

ROLAND [1], venant s'appuyer sur le dossier du fauteuil de son père.

Mon petit père, êtes-vous content de votre chère santé, ce matin?

1. Roland, Montjoye.

MONTJOYE.

Mais, oui, pourquoi?.. Qu'es-tu donc devenu cette nuit, toi? je t'ai perdu de vue.

ROLAND.

Mon père chéri, je suis allé bien sagement, comme un petit saint, finir ma nuit au Cercle.

MONTJOYE.

Ah! tu es resté tard? qu'as-tu fait?

ROLAND.

Mon père adoré, j'ai joué!

MONTJOYE.

Ah! et si j'en juge par le redoublement de tendresse que tu me témoignes ce matin, tu as perdu?

ROLAND.

Pas au baccarat! au whist! à cet honnête bonhomme de whist.

MONTJOYE.

Combien?

ROLAND.

Non... mais réellement votre santé ne vous laisse-t-elle rien à désirer?

MONTJOYE.

Combien?

ROLAND.

Dix mille...

MONTJOYE, écrivant deux lignes.

Les voici, mais n'y reviens plus, je ne souffrirai pas que ton oisiveté me ruine.

ROLAND.

Merci, mon bon père; mais il ne faut pas me reprocher mon oisiveté, ce ne serait pas juste, ne m'avez-vous pas vous-même défendu de m'occuper d'affaires... Vous vous rappelez, quand j'ai essayé quelques opérations de Bourse? J'avais pourtant débuté carrément... ce ne fut qu'un cri de stupeur jusqu'à Londres... vous-même tout le premier, vous n'y compreniez rien... Quel est

donc, disiez-vous, ce spéculateur mystérieux et entreprenant qui bouleverse le marché, qui révolutionne le stock? C'était moi!

MONTJOYE.

Enfin, n'y reviens pas. Je te donne une pension très-décente. J'entends qu'elle te suffise désormais. A ta première dette, je paye encore, mais je te mets à pied.

ROLAND, gaiement.

Mon père, je ne vous crois pas, vous savez.

MONTJOYE.

A pied, et ne vous fiez pas trop à vos droits civiques, mon fils, vous n'ignorez pas que j'ai un code à moi qui finit toujours par faire loi... Si tu me pousses à bout, je te ménage quelque chose qui t'étonnera bien.

ROLAND.

Mon père, vous m'avez toujours traité en camarade, en ami... et ce langage...

L'HUISSIER, entrant.

C'est monsieur Saladin, monsieur.

MONTJOYE,

Faites-le monter. (L'huissier sort.) Je suis toujours ton ami, mon garçon, mais à charge de revanche... Il n'est pas juste que je sois ton ami, et que tu sois mon ennemi, comprends-tu? Allons, va, gamin! et dis qu'on m'apporte à déjeuner.

ROLAND, à part.

Un fier homme, mon père. (Il sort par le pan coupé à gauche.)

SCÈNE X.

MONTJOYE, puis SALADIN. Montjoye reste devant son bureau et signe plusieurs pièces.

L'HUISSIER.

Monsieur Saladin! (Montjoye continue sa besogne sans se retourner. — Saladin entre; il porte un habit noir démodé, une cravate blanche roulée, aux bouts pendants, des gants noirs percés, la barbe grise et inculte, des cheveux gris repoussés

sur les tempes et ébouriffés sur le sommet de la tête, les yeux creux, et la mine défaite. Il se tient un moment près de la porte, roulant entre ses mains son chapeau déformé, et regardant autour de lui avec un air d'embarras et de confusion.)

SALADIN[1].

Monsieur, veuillez m'excuser si j'ai pris la liberté... il a fallu l'encouragement que madame Montjoye a eu la bonté...

MONTJOYE, lui tendant la main par-dessus son épaule.

Bonjour, Saladin! tu vas bien?

SALADIN.

Comment... vous... tu me reconnais?

MONTJOYE.

Parbleu! (il se lève.) Ah! tu es un peu changé cependant... comme moi du reste... ah! nous n'avons plus vingt ans, mon gaillard! Ce bon Saladin! ça fait plaisir de se retrouver, hein?

SALADIN, joyeux et attendri.

Comment! vrai? tu daignes me reconnaître... tiens, Montjoye... excuse-moi... mais je ne m'attendais pas à cet accueil-là... dans ta position... et je t'avoue... (il s'essuye les yeux.)

MONTJOYE.

Allons, allons, tu es donc toujours bête... qu'est-ce que c'est que ça?

SALADIN.

Pardon, mon ami... c'est que je viens d'être malade, et je suis encore un peu affaibli...

MONTJOYE.

Pauvre garçon! c'est vrai, tu es un peu pâlot. (Deux domestiques apportent une table sur laquelle est servi un somptueux déjeuner.) Mettez ça là! Veux-tu déjeuner avec moi, Saladin?

SALADIN, timidement.

Je te remercie, mon ami, j'ai déjeuné...

MONTJOYE.

Tu as déjà déjeuné? Mais c'est égal, un convalescent a toujours faim.

1. Saladin, Montjoye.

SALADIN.

Mon ami, tu es vraiment trop bon... mais...

MONTJOYE.

Oui, tu prendras quelque chose, n'est-ce pas? (Au domestique.) Un couvert! et laissez-nous!... Voyons, mets-toi là, mon ami... (Le domestique place une chaise pour Saladin.) Là... (S'asseyant.) Depuis combien de temps, donc, hein?

SALADIN.

Oh! depuis vingt-cinq ans, mon ami... car il y a vingt-cinq ans que j'ai quitté Bordeaux.

MONTJOYE.

Vingt-cinq ans, ma foi, oui! Veux-tu que je te serve? des œufs brouillés aux truffes, aimes-tu cela?

SALADIN.

Je crois que j'aime cela... mon ami!

MONTJOYE.

Et pourquoi diable n'es-tu pas venu me voir plus tôt? eh! car enfin je ne suis pas inconnu à Paris... tu ne pouvais pas ignorer mon existence.

SALADIN.

Mon ami, je te dirai d'abord que pendant longtemps j'ai douté de ton identité : j'avais beau me rappeler toutes les espérances que donnait ta jeunesse, j'hésitais à reconnaître mon ancien camarade de Bordeaux, que j'avais laissé simple commis de banque, dans cet astre du monde financier et du monde élégant, dont les grandes entreprises, les succès, le luxe, les duels, les chevaux, que sais-je? étaient depuis quinze ans l'entretien de Paris... Enfin, un jour, pour en avoir le cœur net, je vins t'attendre devant la porte de ton hôtel... je te vis sortir en voiture... mon cher... le cœur me sauta... je crus que j'allais me trouver mal!...

MONTJOYE, il lui verse du champagne frappé.

Vieil enfant, va! et pourquoi n'es-tu pas venu dès le lendemain? ce n'est pas gentil!...

SALADIN.

Mais je suis venu, mon ami... seulement comme je ne paye

pas de mine, ton huissier se montra peu bienveillant... je n'insistai pas... je me dis que peut-être la fortune t'avait gâté... comme ton huissier... Bref, il a fallu que ton excellente femme, ta noble femme... Ah! quelle femme, mon ami, quelle créature du ciel!

MONTJOYE.

N'est-ce pas? Un peu de pâté, mon ami? Eh bien... avec tout ça, qu'est-ce que tu est devenu, toi?

SALADIN.

Je suis correcteur dans une imprimerie, et quand il me reste du temps la nuit, je fais des copies.

MONTJOYE.

Et tu as mis vingt-cinq ans à conquérir cette position-là, toi?

SALADIN.

Hélas! voilà!

MONTJOYE.

Avec ton intelligence, ton instruction, ton ardeur et ton entrain... comment diable t'y es-tu pris, voyons?

SALADIN, modestement.

Mon Dieu! rien ne m'a réussi... tu sais que j'avais des idées un peu exaltées...

MONTJOYE.

Oui... tu étais républicain, n'est-ce pas?... Bois donc!

SALADIN.

Républicain... c'est-à-dire, permets, mon ami...

OXFORD-TAYLOR INST.

MONTJOYE.

Oh! ne t'en défends pas...

SALADIN.

Je ne m'en défends pas, seulement je ne veux pas que tu me prennes pour un buveur de sang...

MONTJOYE.

Eh! parbleu, non! tu es un républicain platonique, toi?...

SALADIN.

Non, pas précisément platonique... Écoute, Montjoye, veux-tu que je te fasse ma profession de foi?

MONTJOYE.

Non, non! c'est inutile. Conte-moi ta vie, j'aime mieux cela... D'ailleurs, à l'œuvre on connaît l'ouvrier!

SALADIN.

Eh bien, rappelle-toi seulement qu'une grande idée, un grand sentiment, une grande illusion peut-être, dominait dans mon cœur au début de ma vie : c'était l'amour et le respect de l'humanité, et comme conséquence nécessaire, le désir ardent de lui être utile... Je prétendais bien sans doute comme tout le monde faire ma fortune, mais en faisant le bien!

MONTJOYE.

Voyez-vous ça?

SALADIN.

Tel est, mon cher, l'idéal que j'ai poursuivi pendant trente ans, de carrière en carrière, et, je puis le dire, de rivage en rivage!...

MONTJOYE.

Cher ami!... Bois donc!

SALADIN.

J'ai abordé ainsi successivement presque toutes les professions: avocat, banquier, journaliste... en essayant de les moraliser... et je rougis pour mes semblables, mon cher, en songeant à l'indifférence et à l'ingratitude qui ont accueilli tour à tour mes plus dignes tentatives.

MONTJOYE.

Tu m'étonnes! Et ensuite, mon garçon?.. (Il lui verse à boire.)

SALADIN, soufflant.

Ne me fais pas boire... Ensuite, dame! j'ai voyagé...

MONTJOYE.

Ah! tu as voyagé?

SALADIN.

Prodigieusement; mais jamais pour mon plaisir... tu vas voir. Tu te rappelles ma passion pour lord Byron?

MONTJOYE.

Comment, lord Byron, maintenant?... mais il est mort, mon ami!...

SALADIN.

Eh bien, justement, mon ami, c'était sa mort que j'admirais... mon ambition était de mourir comme lui, en me dévouant à quelque cause généreuse, à l'affranchissement d'un peuple... Aussi m'étais-je fait un devoir sacré de courir partout où j'entendrais crier un opprimé, pleurer une victime... tu vois d'ici où cela m'a mené?...

MONTJOYE.

Où donc cela?...

SALADIN.

Mais, dame, un peu partout... du nord au sud... en Espagne, dans le temps... où je fus grièvement blessé... puis en Italie, où je fus blessé... puis en Valachie, contre les Turcs... encore blessé; et un beau matin, au bout du monde... à La Plata!

MONTJOYE.

A la Plata?... et que diable allais-tu faire à La Plata?

SALADIN, avec une animation croissante.

Mon cher, il se passait là des choses atroces qu'on ignore généralement... Mais moi, je le sus et j'y allai!... Enfin, que te dirai-je, après avoir épuisé ce qui me restait de mon patrimoine, après avoir été blessé dix fois, condamné à mort trois fois...

MONTJOYE.

Bah!

SALADIN.

Oui, mon cher, tel que tu me vois, j'ai été condamné trois fois à mort.

MONTJOYE.

Mais tu n'as jamais été exécuté?

SALADIN.

Ça, non; mais enfin, après vingt-cinq ans d'une vie pareille, ruiné, couvert de blessures, proscrit ici, condamné à mort là, je t'avoue... tu vas peut-être m'accuser de faiblesse, Montjoye, mais je t'avoue que je commençai vraiment à me décourager.

MONTJOYE.

Ta parole?... (Il lui verse à boire.)

SALADIN.

Ma parole! Ne me fais pas boire, je t'en prie... Veux-tu me permettre de desserrer ma cravate?

MONTJOYE.

Ote-la même, si tu veux.

SALADIN, un peu gris.

Non, merci; eh bien, mon ami, tu as maintenant une idée générale de mon existence; je ne veux pas t'ennuyer des détails, mais tu vois que ce n'est pas l'activité qui m'a manqué!... J'ai même dépensé une somme énorme d'ardeur, d'énergie, de persévérance... j'en suis effrayé moi-même, quand j'y pense... Qu'est-ce que je n'ai pas fait? qu'est-ce que je n'ai pas tenté? Vois donc!... j'ai été avocat, banquier, journaliste; j'ai été soldat; j'ai été général à La Plata; j'ai été sous-préfet en 48... j'ai été... qu'est-ce que je n'ai pas été... (se soulevant avec exaltation) bah! j'ai été dieu, mon cher!

MONTJOYE.

Comment! tu as été dieu?

SALADIN.

Positivement... J'aurais même dû commencer par là! car c'était dans ma jeunesse : j'avais rêvé une religion nouvelle; c'était la mode, tu sais?... une religion très-honnête d'ailleurs, dont j'étais le dieu... C'était une bêtise, mais j'étais de bonne foi!... J'avais loué un petit temple, rue des Bons-Enfants... j'avais un costume superbe, en velours noir, avec une plaque d'argent sur la poitrine, où on lisait le mot : Amour, Amour!... ça n'a pas réussi, et c'était juste, car c'était une bêtise... mais j'étais de bonne foi!

MONTJOYE.

Ah! tu as été dieu dans ta jeunesse, toi!

SALADIN, très-exalté et s'attendrissant à la fin de sa tirade.

Eh bien, le résumé de tout cela, mon ami, le sais-tu? c'est que les hommes ne valent rien, ou du moins pas grand'chose; car il est déplorable, il est même ignoble qu'un pauvre diable d'indi-

vidu comme moi, qui n'a pas une action douteuse à se reprocher, qui pendant trente ans de sa vie a consacré son intelligence, sa fortune, ses veilles, son sang, à des chimères si tu veux, mais à de nobles chimères, ait le crève-cœur, à l'heure des cheveux blancs, de voir sa femme et ses quatre enfants souffrir de faim dans un grenier! Tiens... donne-moi ta main... Montjoye, car j'étais bien près de l'absolu désespoir, et c'est toi, mon ami, qui me fais rentrer dans l'âme l'estime de mes semblables!... (Il serre avec effusion la main de Montjoye.)

MONTJOYE.

Bon garçon!... (Un domestique entre apportant un plateau.) Du thé, ou du café?

SALADIN.

Oh! du thé! du thé, mon ami!

MONTJOYE.

Eh bien, Saladin, le résultat de tout cela, pour moi, c'est que tu n'es pas un homme pratique. (Il se lève.) Tu as piétiné toute ta vie dans ce que j'appelle le bleu! Tu t'es voué au bleu, comme ma femme! tu t'es perdu dans l'azur!... Moi, mon ami, jai procédé tout différemment. Mon point de départ, à moi, a été précisément l'horreur du bleu, en tout et partout!

SALADIN, se levant sa tasse à la main.

Pardon, mon ami, qu'appelles-tu le bleu?

MONTJOYE.

J'appelle bleu, mon ami, tout ce qui n'est pas pratique, tout ce qui n'est pas en morale, le tien et le mien, en philosophie, deux et deux font quatre! Illusions poétiques, préjugés d'enfance, superstitions romanesques, sensibilités maladives, phrases sonores et vides, voilà le royaume du bleu! Tout jeune encore, j'ai vu mes semblables, comme tu dis, écrasés sous toutes ces servitudes gratuites; ils m'ont inspiré un profond dédain, et j'ai résolu avant tout de n'être pas leur semblable...

SALADIN.

Tu es drôle!

MONTJOYE.

... Persuadé d'ailleurs que c'était le vrai moyen de leur être utile,

je me suis dit qu'un homme qui se sent né avec de grands instincts a pour premier devoir d'accomplir une grande destinée. Or, point de grande destinée pour les faibles!... C'est pourquoi, tout en respectant les vrais principes sociaux, j'ai mis sous mes pieds, dès le début, tout ce qui constitue de toute éternité la faiblesse du vulgaire, tout ce qui est de convention, tous les sentiments parasites et littéraires dont cette pauvre humanité se plaît à amollir encore sa débilité naturelle, à tourmenter sa conscience et à compliquer son fardeau. L'esprit libre, le cœur ferme, la tête haute, j'ai marché ainsi bravement à travers la foule, sans craindre rien ni personne, un code dans une main, une épée dans l'autre, et me voilà!

SALADIN.

Tu es drôle!

MONTJOYE.

Me voilà, mon cher, plus convaincu que jamais, que lorsqu'on encombre sa vie de tout ce bagage idéal dont je me suis sagement libéré, on peut être un brave homme et même un grand homme, mais jamais un homme fort, ni un homme heureux, ni même un homme utile!... et tu en es la preuve, toi! car enfin, qu'as-tu fait en trente ans de dévouement pour tes chers semblables? Rien du tout!... Ce sont les hommes comme moi qui les servent, tes semblables, en s'en servant! Je fais vivre des milliers de tes semblables, moi, avec mes farouches théories... et toi, avec tes beaux sentiments, tu ne peux pas te faire vivre toi-même!

SALADIN, posant sa tasse sur la table.

Hélas!... ce n'est pas la première fois que je me demande si je n'ai pas été dupe toute ma vie... c'est peut-être toi qui es dans le vrai... Tu es peut-être l'homme vraiment fort, toi...

MONTJOYE.

Mais n'en doute pas, mon ami... Je suis l'homme vraiment fort!... Montjoye ou l'homme vraiment fort!... Ah! si tu connaissais ma vie! Je n'ai eu qu'une faiblesse, une seule... J'ai été amoureux sincèrement... une fois... de ma femme... et je l'ai enlevée à sa famille, qui me la refusait... Mademoiselle de Sissac, tu sais? Mais c'est ma seule faute de conduite... hors cela, pas une défail-

lance! Pénétré du sentiment de mon immense utilité dans le monde, j'ai été pour moi-même un être sacré, infaillible et inviolable; bref, comme toi, Saladin, et c'est notre seul point commun... j'ai été, je suis, et je serai un dieu... mon dieu! veux-tu être mon prophète... avec dix mille francs d'appointements et le logement pour toi, ta femme et tes quatre enfants?

SALADIN, atterré.

Mon ami... tu plaisantes!...

MONTJOYE.

Dix mille francs et le logement!... ça te va-t-il?

SALADIN.

Oh! mon ami, mon ami! Je t'en prie, ne me donne pas de fausse joie; songe à la perspective que tu m'ouvres! Tirer de misère ces pauvres êtres que j'adore... les voir heureux... les voir sourire! car je n'ai pas d'autre ambition... d'autre idéal, maintenant... la foi du charbonnier et le pain de mes enfants! Eh bien, tu es père... tu sais comme on les aime... ne joue pas avec cela, je t'en prie!

MONTJOYE.

Je t'assure que l'opération est sérieuse, et tu auras par-dessus le marché l'avantage de nager en plein dans ton élément... tu feras du bien à tes semblables toute la journée... tu n'auras pas d'autre emploi... faire du bien à tes semblables!

SALADIN.

Mais, mon ami, dans quel pays? en Chine?... dans la lune?

MONTJOYE.

A Chantilly... ou du moins à deux pas... Écoute : J'ai été un homme de plaisirs, mais j'arrive à l'âge de l'ambition, et je veux que ma vie soit complète; je prétends être député... pour être ministre un peu plus tard; dans cette visée, je viens d'acheter à Tréval, près de Chantilly, au centre d'une circonscription électorale, une grande propriété avec un château seigneurial... dont je te nomme gouverneur; tu n'as jamais été gouverneur?

SALADIN.

Non, mon ami!

MONTJOYE.

Eh bien, tu le seras, tu seras gouverneur, régisseur, comme tu voudras. Tu t'occuperas un peu de ma propriété, et beaucoup de ma candidature. Ma femme et ma fille iront passer l'été à Tréval; mais moi, mes affaires me retiennent à Paris... tu me suppléeras... tu es intelligent, actif, sympathique... tu me feras aimer dans le pays... tu fonderas des écoles, des salles d'asile, des églises... tu encourageras l'agriculture... tu couronneras des rosières... tu donneras des casques aux compagnies de pompiers... Enfin tout ce que te suggérera ton imagination humanitaire, tu le feras... je t'ouvre pour cela un crédit illimité... cela te convient-il?

SALADIN.

Mon ami, parfaitement... Je ne puis pas même rêver une tâche plus conforme à mes goûts, à mes sentiments... et pourvu que la couleur politique de ta candidature ne choque pas trop mes vieilles convictions...

MONTJOYE.

Mais nullement, mon ami, je suis plus avancé que toi, je suis un homme de progrès, moi, très-libéral, à l'américaine. Tu es revenu toi-même au raisonnable et au possible... tu ne me demanderas pas le bonheur universel, n'est-ce pas?... ni l'abolition de l'esclavage. Eh bien, nous nous entendrons!

SALADIN.

J'en suis sûr, mon ami; mais la députation est donc vacante dans cet arrondissement?

MONTJOYE.

Pas encore, mais elle le sera avant peu. Le député, un monsieur d'Aubancourt, est très-malade.

SALADIN.

Très-malade?

MONTJOYE.

Très-malade! Il n'en a pas pour trois mois.

L'HUISSIER, entrant.

Monsieur Georges de Sorel est là.

MONTJOYE.

Ah! vous ferez entrer tout à l'heure! (A Saladin.) Eh bien, quand pars-tu?

SALADIN.

Quand tu voudras, mon ami.

MONTJOYE.

Mon Dieu! le plus tôt sera le mieux. Reviens demain à cette heure-ci, nous arrêterons nos plans; et, en attendant, laisse-moi t'offrir cette légère avance sur tes appointements. (Il prend un billet de banque dans son bureau et le donne à Saladin.)

SALADIN.

Ah! mon ami, que tu me ferais plaisir, si tu me permettais d'aller chercher ma femme et mes enfants, et de les jeter dans tes bras!

MONTJOYE, vivement.

Non, mon ami, pas de bleu, je t'en prie! Je les verrai plus tard!... A demain, Saladin. (Saladin lui presse encore la main, s'essuie les yeux et sort par le fond.)

SCÈNE XI.

MONTJOYE seul, puis GEORGES.

MONTJOYE.

Hon! la misère l'a diablement affaissé, pauvre garçon!... ah! bah! la bonne nourriture lui rendra ses facultés.

L'HUISSIER.

Monsieur Georges de Sorel!

MONTJOYE, sérieux tout à coup. A part.

Autre lyre!

GEORGES [1].

Monsieur!

1. Georges, Montjoye.

MONTJOYE, à part.

Comme il lui ressemble! (Haut.) Monsieur, veuillez vous asseoir. (Ils s'assoient.) Monsieur de Sorel, j'ai eu l'honneur de me présenter hier chez vous... je vois que vous avez trouvé ma carte, et je vous suis très-reconnaissant d'avoir bien voulu céder à la prière que je vous adressais...

GEORGES, froidement, s'inclinant.

Monsieur!

MONTJOYE.

Mon nom, monsieur, ne vous est pas étranger?

GEORGES.

Il ne l'est à personne en ce temps-ci, monsieur.

MONTJOYE.

Mais à vous moins qu'à personne... (Georges s'incline avec la même froideur. Court silence.) Mon Dieu, monsieur de Sorel, je ne voudrais pas réveiller des souvenirs qui vous sont douloureux; mais ma démarche vous serait tout à fait inexplicable si je ne vous rappelais que j'ai été pendant quelque temps, il y a une vingtaine d'années, l'associé de monsieur votre père.

GEORGES.

Je le sais, monsieur.

MONTJOYE, le regardant avec une extrême attention.

Vous étiez encore un enfant à cette époque... il est naturel que je n'aie laissé aucune trace dans votre mémoire... à moins que depuis on ne vous ait parlé de moi dans votre famille.

GEORGES.

Mon Dieu! monsieur, toute ma famille se réduisait à une vieille tante qui me recueillit après le désastre de notre maison... elle avait toujours vécu dans la retraite, elle ignorait toutes choses; elle ignorait même votre nom, je pense, et d'ailleurs, nous évitions, elle et moi, avec une égale sollicitude, de reporter nos regards vers le passé.

MONTJOYE, comme délivré d'une grave inquiétude.

Ah! c'est tout simple... moi-même je ne toucherai pas davantage à ce passé, et il me suffit de vous l'avoir rappelé d'un mot

pour que vous compreniez les sentiments qui m'animent. Je me regarderais comme très-heureux, monsieur, si je pouvais avoir l'avantage de vous être utile.

GEORGES.

Monsieur !

MONTJOYE.

J'étais, ces jours passés, au Palais. Je vous entendis plaider ; je m'informai, votre nom me frappa... et je m'étonnai qu'un homme de votre talent n'eût encore obtenu ni la réputation, ni la fortune qu'il me paraissait mériter.

GEORGES.

Monsieur, vous m'avez jugé avec une bienveillance extrême.

MONTJOYE.

Non, vous avez beaucoup de talent et tout le monde le reconnaît ; seulement, permettez-moi, monsieur, de m'exprimer avec une franchise amicale ; on dit que vous manquez d'un peu d'ardeur, d'énergie, d'entreprise, enfin de la mise en œuvre qui est indispensable aux plus brillantes facultés. Est-ce vrai ? vous le savez mieux que moi.

GEORGES.

Monsieur, votre langage est trop affectueux pour que je ne vous réponde pas avec un entier abandon... C'est vrai, je n'ai pas de courage. Vous devinez pourquoi... Je marche toujours le front bas, sous le poids d'un souvenir accablant, d'un nom entaché.

MONTJOYE.

N'exagérez donc rien, mon ami... votre père a été malheureux sans doute ; mais son honneur est demeuré intact.

GEORGES.

Je le crois, monsieur, et sa mémoire cependant est maudite, justement maudite par un millier de malheureux qui avaient mis en lui leur confiance, qui avaient placé leur humble fortune dans sa maison, sous la sauvegarde de sa probité... et qu'il a entraînés dans sa ruine. Comment puis-je oublier cela, monsieur, et comment pourrais-je jamais le réparer... Ah ! si j'en avais l'espérance, la plus faible espérance... je vous jure que le courage ne me man-

querait pas! Mais quelque ardeur que j'apporte dans ma profession, comment me flatter d'amasser jamais les millions qui seraient nécessaires pour rendre l'honneur à mon nom de famille, la paix à ma conscience?

MONTJOYE.

Mon Dieu! cela serait désirable, assurément. Mais, pour quitter ce pénible sujet, vous avez, monsieur, en fait de devoirs possibles, celui de vivre en homme et d'employer dignement vos talents. Permettez-moi de vous en offrir l'occasion : je me suis consacré, vous le savez, à de grandes spéculations industrielles; de là, un nombre considérable d'affaires litigieuses, tant à Paris qu'en province... Mon avocat, que vous connaissez, se fatigue; il se déplace difficilement... Voulez-vous, en attendant mieux, accepter la moitié de sa besogne?

GEORGES.

Monsieur, c'est une fortune que vous m'offrez et une fortune parfaitement honorable. Comment n'accepterais-je pas?

MONTJOYE.

Eh bien, c'est dit! (il se lève.) Dès demain, je vous livrerai deux ou trois dossiers. Voilà tout...

GEORGES, qui s'est levé.

Ah! monsieur, que je vous remercie! et combien j'ai de regret de vous avoir abordé avec cette froideur, que je porte un peu partout à la vérité, mais que j'ai encore exagérée devant vous... Je ne sais quel ombrage... quelle inconcevable prévention avait malgré moi pénétré dans mon esprit... Les malheureux sont défiants!

MONTJOYE, gaiement, lui touchant l'épaule.

Et les avocats, n'est-ce pas? Enfin, vous voilà rassuré, et puisque nous en sommes là, voulez-vous que je vous parle tout à fait en ami? eh bien, vous êtes logé d'une manière insuffisante... sans tomber dans le charlatanisme, il faut accorder quelque chose à la faiblesse humaine, qui se prend aux apparences... Vous êtes logé comme un étudiant... c'est une niaiserie... d'ailleurs la nature de nos relations exige que vous vous rapprochiez de moi... Voyons, vous ne me soupçonnerez pas de vouloir faire une affaire avec vous, n'est-ce pas?... L'entre-sol de mon hôtel est disponible... c'est un

charmant petit appartement qui vous convient à merveille... le voulez-vous?... le prix est un peu élevé... 3,000 fr... mais dans votre situation nouvelle, vous pouvez escompter l'avenir... est-ce entendu?

GEORGES, souriant et embarrassé.

Mon Dieu, monsieur, sur ce point-là... m'excuserez-vous si je vous demande la permission de réfléchir... je me mettrai toujours avec empressement à votre disposition... Mais sans parler du prix qui déconcerte un peu mes habitudes économiques, j'ai des idées, des goûts... de sauvage indépendance... et...

MONTJOYE.

Oh! dès que cela vous contrarie, je n'insiste pas... (On entend un bruit de voix au fond.) Qu'est-ce que c'est donc? (Il remonte.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CÉCILE, tenant un bouquet de violettes.

CÉCILE, entrant du fond [1].

Il y est pour moi... n'est-ce pas, mon père, que vous y êtes... pour moi?... (Elle aperçoit Georges et baisse la voix sur les derniers mots en le saluant légèrement. Georges fait un geste de surprise en paraissant reconnaître la jeune fille.)

MONTJOYE.

Qu'est-ce que tu veux, ma chère petite?...

CÉCILE, le prenant à part.

C'est que nous partons, ma mère et moi, pour la journée... et... vous savez ma superstition, je n'aurais pas une minute de tranquillité, si je ne vous avais décoré de votre talisman auparavant. (Elle passe son bouquet dans l'habit de Montjoye.)

MONTJOYE.

Allons, folle!... (Il lui baise le front.) Dépêche-toi, au moins.

CÉCILE, lui montrant le doigt.

Et que je ne vous rencontre pas sans mon bouquet!

1. Georges, Montjoye, Cécile.

MONTJOYE.

Non... va, ma fillette.

CÉCILE, revenant et lui parlant bas.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur?

MONTJOYE.

C'est un jeune homme.

CÉCILE.

Et puis?

MONTJOYE.

Qui sera probablement notre locataire de l'entre-sol.

CÉCILE. (Elle regarde Georges furtivement et reprend.)

Je lui donne ma voix!... (Haut.) Bonjour, mon père! (Saluant Georges.) Monsieur...

GEORGES, à part, en traversant l'avant-scène.

Ce souvenir est bien présent... C'était elle!

SCÈNE XIII.

MONTJOYE, GEORGES.

MONTJOYE.

Eh bien, monsieur Georges, nous disions donc? Oui, pour la première partie de ma proposition, et non, pour l'entre-sol?

GEORGES, avec embarras.

Mais, monsieur, en vérité... je réfléchis... je crains de vous montrer un rigorisme ridicule... et si vous croyez réellement que dans ma position nouvelle je puisse me permettre ce luxe...

MONTJOYE.

Mais c'est évident, je vous le garantis!

GEORGES.

Eh bien, monsieur, je suis votre locataire.

MONTJOYE.

Bravo! à la bonne heure! voilà qui est fait... Mon avocat, mon locataire, et, j'espère, mon ami! (Il lui tend la main.)

GEORGES.

Monsieur! (Ils se serrent la main. — Tiberge entre au même moment, du pan coupé à gauche et fait un geste d'extrême surprise.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, TIBERGE[1].

MONTJOYE.

Je n'ai pas plus de temps à vous donner en ce moment, mon cher monsieur... mais si vous voulez revenir ce soir, entre cinq et six... je vous remettrai ces dossiers.

GEORGES.

Très-certainement, monsieur. Mille fois encore merci, et à bientôt!

MONTJOYE.

A bientôt!... (Georges sort par le fond.)

SCÈNE XV.

MONTJOYE, TIBERGE[2].

MONTJOYE.

Eh bien, qu'est-ce que tu as, toi, à demeurer la bouche ouverte, comme une boîte aux lettres?

TIBERGE.

Rien... rien... c'est ce monsieur... je me trompe probablement.

MONTJOYE.

Tu ne te trompes pas... c'est bien monsieur de Sorel, le fils de ton ancien patron, que je prends pour avocat... Là-dessus, ferme la bouche et tâche de ne l'ouvrir qu'à propos. Tu m'entends? (Il lui remet le portefeuille.)

1. Tiberge, Montjoye, Georges.
2. Tiberge, Montjoye.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

AU CHATEAU DE TRÉVAL, PRÈS DE CHANTILLY.

L'intérieur d'un pavillon-serre, s'ouvrant par de larges arcades dont les colonnettes sont décorées de lianes, sur une terrasse à l'italienne qui couronne le château; les balustrades de la terrasse ferment le théâtre au fond; on voit des cimes d'arbres dans le lointain. Le pavillon communique avec les deux ailes du château dont il occupe le centre, par deux larges portes latérales. La terrasse est praticable en dehors du pavillon.

Au lever du rideau, le jour baisse. Des domestiques, sous la direction de Saladin, achèvent d'illuminer la balustrade de la terrasse et de suspendre des lanternes aux arcades du pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALADIN, habit bleu à boutons d'or, cravate blanche; il est très-affairé, il donne des ordres aux domestiques, et s'occupe lui-même, à l'aide d'un marche-pied, de compléter l'illumination. On entend des rires et des bruits de voix animées, qui semblent venir des appartements situés à droite du pavillon. — Un peu plus tard, CÉCILE.

SALADIN.

Allons, un peu de zèle... un peu d'activité, mes enfants!... on va sortir de table... encore une lanterne par ici, mon garçon! encore une!... bien!... une autre ici!... Vous autres, continuez la balustrade!... Vivement, mes amis, vivement! (Criant par-dessus la balustrade.) Des feux dans le feuillage, là-bas, des feux dans le feuillage!

CÉCILE, entrant à gauche.

Oh! que c'est joli!... oh! c'est vraiment charmant! Bravo, Saladin, bravo!

SALADIN, sur le marchepied.

N'est-ce pas, mademoiselle? Pour une improvisation, c'est assez réussi?

CÉCILE.

Je crois bien!... c'est merveilleux! Mais pourquoi vous occuper de cela vous-même? Vous allez vous fatiguer!

SALADIN.

Jamais, mademoiselle! Avec mes cinquante ans, mes dix blessures et mes trois condamnations à mort... encore une lanterne, toi!... je suis aussi infatigable qu'un omnibus, surtout quand il s'agit de vous plaire, mademoiselle!

CÉCILE.

Vous êtes bon, Saladin... mais, dites-moi, a-t-on télégraphié monsieur de Sorel?

SALADIN.

Oui, oui, mademoiselle!... Des feux dans le feuillage, là-bas!

CÉCILE.

Et vous avez envoyé les invitations dans le voisinage?

SALADIN.

A dix lieues à la ronde, mademoiselle.

CÉCILE.

Et vous êtes bien sûr, n'est-ce pas, qu'on a télégraphié monsieur de Sorel?

SALADIN.

Très-sûr, mademoiselle, très-sûr... Emportez le marchepied, vous autres!

CÉCILE.

Et l'accordeur est venu?

SALADIN.

Il est venu, mademoiselle; le piano est en état.

CÉCILE.

Parfait, alors... pourvu que nous ayons assez de danseurs, maintenant... vous danserez, n'est-ce pas, Saladin?

SALADIN.

Oui, mademoiselle... je danserai... tout ce que vous voudrez!

CÉCILE.

Moi, je vais achever de m'habiller bien vite... (Près de sortir par la porte de gauche, elle se retourne.) Ainsi, vous êtes bien certain qu'on a télégraphié monsieur de Sorel?

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGES, entrant par la terrasse à gauche[1].

GEORGES.

Oui, mademoiselle.

CÉCILE.

Ah! tout de suite... comme cela... vraiment, vous êtes parti... sans savoir pourquoi?

GEORGES.

Mon Dieu! mademoiselle, la dépêche de Saladin ne me permettait pas l'hésitation : « Venez mort ou vif en cravate blanche! » Me voici vif, en cravate blanche!

CÉCILE, allant à Saladin[2].

Ce bon Saladin, il pense à tout!... Vous êtes ravissant, Saladin! (Elle lui prend les mains.) Je vous adore! vous ne savez pas comme je vous adore!

SALADIN.

Si fait, mademoiselle, je m'en doute... (à part) par ricochet! (Haut.) Mais ne me retenez pas, je vous en prie!... (On appelle au dehors : « Monsieur Saladin! ») Vous entendez?... Voilà, voilà! Ne me retenez donc pas, je vous en prie! (Il s'éloigne précipitamment par la terrasse.) Des feux dans le feuillage!... Le feuillage manque de feux!... A giorno... A giorno!...

1. Cécile, Georges, Saladin.
2. Georges, Cécile, Saladin.

SCÈNE III.

GEORGES, CÉCILE.

GEORGES.

Mais qu'est-ce qui se passe donc, mademoiselle? Qu'est-ce qui arrive? Quelle fête célébrez-vous ?

CÉCILE.

Ah! d'abord la fête patronale du village, puis le double triomphe de mon père aux courses de Chantilly ; car vous saurez qu'il a gagné le prix de Diane et le Derby, simplement; le prix de Diane avec *Miss Sarah*, et le Derby avec *Revolver;* des sommes folles, dit-on, toujours grâce à mes timides violettes... Mon père est arrivé ici enchanté, vous comprenez, et trouvant la population sur pied à cause de la fête, il a fait ouvrir son parc au public, et dresser des tables sous les bosquets. Puis il a demandé qu'on nous présentât la rosière ce soir... car il y a une rosière... qu'on a couronnée ce matin... C'est un vieil usage du pays qui avait disparu depuis la Révolution... je ne sais plus laquelle... et Saladin l'a ressuscité,... car il a toujours de bonnes idées, ce pauvre Saladin... C'est lui qui a eu l'inspiration de vous télégraphier. J'y avais bien pensé, moi, mais je... Eh bien, où est-ce que j'en étais?

GEORGES.

A la rosière... qu'on doit vous présenter, mademoiselle.

CÉCILE.

C'est juste... Là-dessus, voyant les excellentes dispositions de mon père, nous avons lancé quelques invitations dans nos alentours, afin de pouvoir offrir un petit bal à cette pauvre rosière... et aussi pour être agréable à cette jolie marquise espagnole... péruvienne... vésuvienne... je ne sais quoi... qui fait tourner la tête à tout Paris, et qui est venue nous demander à dîner avec son mari au retour des courses.

GEORGES.

Ah! madame de Rio-Velez est ici ?

CÉCILE.

Oui, certainement, vous allez avoir le plaisir de l'admirer... Comment la trouvez-vous, à propos?

GEORGES.

Mais, fort avenante, mademoiselle.

CÉCILE.

Avenante... Enfin vous plaît-elle?

GEORGES.

Beaucoup plus que son mari.

CÉCILE.

Naturellement... mais en êtes-vous affolé, comme tous ces messieurs?

GEORGES.

Bien paisiblement, mademoiselle.

CÉCILE.

Ah! tant mieux.... tant mieux pour votre repos! Enfin, toutes ces heureuses circonstances ont fait désirer à Saladin votre présence, et votre concours en qualité d'ami et de valseur... et maintenant je vais me planter deux brins de fleurettes dans les cheveux, simplement pour ne pas vous faire peur... (Saluant avec gravité.) Monsieur, je vous devais cette explication [1]. (Elle s'éloigne à gauche, puis revenant timidement.) Monsieur de Sorel?

GEORGES.

Mademoiselle!

CÉCILE.

Vous ne me trouvez pas trop mondaine, trop en l'air?

GEORGES, simplement.

Ah! grand Dieu! mademoiselle!

CÉCILE.

Il faut songer, je vous prie, que cette diversion doit me paraître bonne... car nous avons mené tout cet été, ma mère et moi, une existence un peu sombre dans ce grand château, excepté bien

1. Cécile, Georges.

entendu quand il nous venait qnelqu'un de Paris; mon père, par exemple... ou d'autres personnes, enfin...

GEORGES.

Mais, mademoiselle, rien de plus légitime que d'aimer le bal à votre âge.

CÉCILE.

Vous êtes si sérieux, vous, vous êtes effrayant!

GEORGES, riant.

Même quand je valse, mademoiselle?

CÉCILE.

Toujours... enfin, ne me jugez pas mal, je vous prie.

GEORGES, avec gravité, et après un peu d'hésitation.

Mademoiselle, ne le craignez pas... dès le premier instant où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, j'ai pu vous bien juger, vous étiez très-sérieuse, ce jour-là.

CÉCILE.

Ce jour-là?... n'était-ce pas chez mon père... quand vous êtes venu il y a quelques mois pour ce logement?

GEORGES.

Non, mademoiselle, c'était auparavant... peu de temps auparavant...

CÉCILE.

Comment? je vous avais vu avant ce jour-là? Il me semblait bien aussi que je vous connaissais déjà... mais jamais je n'ai pu me rappeler...

GEORGES.

C'était chez un de mes clients, mademoiselle, sous les toits, dans une mansarde très-obscure, chez un fort pauvre client, comme vous voyez, dont j'étais le fort pauvre avocat... Vous vintes avec madame votre mère, interrompre ma consultation... Il y avait là des détails de misère si navrants, que votre jeune cœur en fut brisé; et si vous ne m'avez pas vu ce jour-là, mademoiselle, je ne m'en étonne pas; car pendant que je vous regardais, moi, vous, vous pleuriez.

CÉCILE, confuse.

Ah ! je crois me souvenir en effet... je suis bien aise que vous sachiez que je puis quelquefois... (Elle s'interrompt, et saluant timidement.) A tout à l'heure, monsieur ! (Elle sort à gauche.)

SCÈNE IV.

GEORGES, seul, amèrement.

Ah ! c'est mal !... c'est indigne ! Troubler cette enfant... déjà si troublée ! mais aussi cette épreuve continuelle dépasse mes forces ! Ah ! à tout prix, il faut la rompre, ou je me laisserais entraîner à quelque odieuse folie ! Oui, j'aurai du courage... et le plus tôt sera le mieux ! Du courage, hélas ! ce n'est que du bon sens vulgaire... car, de toute évidence, l'impossible est là ! Ah ! ma pauvre vie, que vais-je en faire maintenant ?... (Voix bruyantes à droite. Il remonte.)

SCÈNE V.

GEORGES, MONTJOYE, ROLAND, LAJAUNAYE, LE MARQUIS DE RIO-VELEZ[1]. Tous animés et parlant haut comme des gens qui ont dîné chaudement. Des domestiques déposent sur un guéridon, qu'ils placent au milieu, un plateau chargé de tasses à café et de flacons à liqueurs.

MONTJOYE, sans voir Georges.

Mais non, messieurs, n'en riez pas ! les naïfs sont les seules gens que j'estime, moi ! Vivent les naïfs ! je les plains, mais je les aime, je les vénère... et je le prouve... Voyez... je n'ai chez moi que des naïfs... mes domestiques, tous naïfs... mes employés, naïfs !... Tiberge, mon caissier, naïf ; Saladin, naïf !... (Il va continuer quand il aperçoit Georges qui est descendu. Le Marquis et Lajaunaye se sont assis.) Tiens ! tiens, Sorel ! Bonjour, Sorel ! ça va bien ? Mandé par ces dames, hein ?

1. Le Marquis, Lajaunaye, Montjoye, Georges

GEORGES.

Précisément.

MONTJOYE.

Bravo ! nous allons avoir une petite fête délicieuse, vous savez ! La rosière, le maire, le notaire, le capitaine des pompiers... enfin, tout ce qui constitue une société d'élite !

ROLAND, qui vient d'entrer [1].

A Nanterre ! Bonjour, Georges !... (Il lui serre la main.) Bonjour, le plus vertueux de mes amis !... Mon cher, j'ai dîné comme un serrurier... et jamais je n'ai été si fier d'être Français... excellent Georges, va !... A propos, vous connaissez la gloire de mon père ?

GEORGES.

Je viens de l'apprendre... (A Montjoye.) Recevez tous mes compliments !...

MONTJOYE.

Toujours ma chance, mon cher ! une centaine de mille francs qui me tombent de la lune, sans dire gare !... Je dois cela, du reste, à mon nouveau jockey, un entraîneur incomparable que j'ai enlevé au duc de Devonshire... Péters, le grand Péters !

LAJAUNAYE.

Ah çà ! est-il Anglais, décidément ?

MONTJOYE, déposant sa tasse sur le guéridon.

Péters ? pas plus que toi, il s'appelle Pierre dans l'intimité... Servez-vous donc, messieurs, je vous prie. Eh bien, mon cher marquis, qu'est-ce que vous dites de ma petite installation à la campagne ? c'est assez propre, eh ?

LE MARQUIS, physionomie sombre, concentrée et inquiétante, parler lent et hautain [2].

Parfaitement confortable, mon cher hôte.

MONTJOYE.

Et puis j'ai une grande étendue de bois, là, autour... J'espère, mon général, que vous me ferez l'honneur d'y venir chasser quelquefois... cet hiver.

1. Le Marquis, Lajaunaye, Montjoye, Roland, Georges.
2. Le Marquis, Lajaunaye, Roland, Montjoye, Georges.

LE MARQUIS, se levant et s'approchant du guéridon.

Trop aimable... Quel est votre gibier, sous cette zone? (Lajaunaye remonte avec Georges jusqu'à la terrasse, Roland s'assied à gauche, dégustant un verre de liqueur.)

MONTJOYE [1].

Mais, nous avons beaucoup de chevreuils, beaucoup de faisans, de perdrix, quelques bécasses, enfin une gentille chasse.

LE MARQUIS, choisissant un carafon.

Comment pouvez-vous prendre plaisir à ces jeux d'enfants?

MONTJOYE.

Dame! que voulez-vous? nous chassons ce que nous avons... Nous ne pouvons pas chasser le tigre dans le département de Seine-et-Marne, c'est impossible; vous avez du tigre, vous, par là-bas?

LE MARQUIS.

Non, nous n'avons pas de tigre précisément, mais nous avons la panthère noire...

MONTJOYE.

Oh la!

LE MARQUIS, descendant.

L'ocelot, qui ne badine pas non plus, et surtout le jaguar, beaucoup de jaguars... Ah! voilà des chasses qui réellement vous procurent des émotions viriles!

MONTJOYE.

Et vous vous êtes livré souvent à ce genre d'exercice?

LE MARQUIS, tenant son verre de la main droite.

Oh! depuis mon enfance... Il n'y a d'ailleurs aucun danger, quand on n'a pas peur! Tenez, je ne sais pas si vous avez remarqué que j'ai deux doigts de cette main qui ne fonctionnent plus? (Il montre la main gauche.)

MONTJOYE.

Ah!

LE MARQUIS.

Fructus belli! C'était, il y a deux ans, quelques jours après mon

1. Roland, le Marquis, Montjoye.

mariage. Un matin, je me promenais tranquillement dans un bout de forêt qui avoisine la propriété d'Anita, de ma femme; je n'avais sur moi qu'un revolver, par précaution. (Il va poser son verre.) J'entends un froissement dans le feuillage... je lève la tête, et je vois un jaguar, un fort beau jaguar, qui se ramasse pour prendre son élan...

MONTJOYE.

Oh la!

LE MARQUIS.

Je m'aplatis vivement, un genou en terre... l'animal se développe, bondit... je me jette de côté,... mais j'avais pris mon point d'appui sur ma main, qui était posée comme cela, sur le sol, de sorte que la bête m'écrase deux doigts, pendant que de l'autre je lui disais quatre mots à l'oreille avec mon revolver... Ma foi! c'est le plus beau coup de feu de ma vie. Anita, ma femme, ne pouvait pas y croire quand je lui contai cela au déjeuner, et je parierais cent louis que vous n'y croyez pas non plus!

MONTJOYE.

Pourquoi donc ça, général? C'est fort, certainement;... mais avec de l'habitude, de l'aplomb, et vous en avez!...

ROLAND, appelant Lajaunaye qui cause au fond avec Georges.

Lajaunaye, as-tu entendu?

LAJAUNAYE[1], s'approchant.

Quoi donc?

ROLAND.

La chasse au jaguar... c'est superbe! Le général se promène, un matin; un jaguar lui tombe du haut d'un arbre; le général s'agenouille, le reçoit sur une main et le brûle de l'autre.

LAJAUNAYE.

Allons donc!

LE MARQUIS, tenant son verre de la main gauche.

Oui, monsieur, témoin ces deux doigts qui depuis ce temps-là ne fonctionnent plus... (Il montre sa main droite.)

1. Roland, Lajaunaye, le Marquis, Montjoye, Georges.

ROLAND, se levant vivement.

Ah! pardon, mais c'était...

LE MARQUIS[1].

Quoi donc, monsieur?...

ROLAND.

Il me semble que c'était à la main gauche, tout à l'heure?

LE MARQUIS, sévèrement.

Vous vous êtes mépris, jeune homme!

ROLAND.

Général, cela doit être... (A Lajaunaye, à part.) Il est bon, le Péruvien de mon père! Je le crois de Chaillot, moi, tu sais? (Le Marquis est remonté avec Georges.)

LAJAUNAYE.

Prends garde!... non, réellement... on le dit sanguinaire... et sa femme en a une peur bleue.

ROLAND.

Bah! sont-ils mariés seulement? Un homme qui ne sait pas distinguer... il a bien pu se tromper de main aussi le jour de son mariage.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SALADIN[2].

SALADIN, parlant au dehors.

Continuez, je reviens!...

MONTJOYE.

Eh bien, qu'est-ce qui arrive donc?

SALADIN.

Mon cher ami, tu as une veine, toi, qui fait peur. Tu ne sais pas ce qu'on vient de m'apprendre à l'instant?

1. Lajaunaye, Roland, le Marquis, Montjoye, Georges.
2. Roland, Lajaunaye, Montjoye, Saladin.

MONTJOYE.

Quoi donc!

SALADIN.

Au fait, je ne sais pas pourquoi je ris, car, au fond, c'est fort triste... Monsieur d'Aubancourt, le député de l'arrondissement...

MONTJOYE.

Eh bien, son médecin a eu le dessus?

SALADIN.

Positivement!... et il a eu le dessous, lui... Bref, il n'est plus.

MONTJOYE.

Ah! diantre! Messieurs, vous entendez! Monsieur d'Aubancourt n'est plus... C'est une perte, messieurs,... pour lui surtout!

LAJAUNAYE, lui pressant la main pour le complimenter.

Mon cher, tu sais, tu connais mon cœur?

SALADIN, à Montjoye.

La succession étant ouverte, j'ai envie de lancer ta candidature dès ce soir, d'en toucher deux mots au maire, aux notables...

MONTJOYE.

Très-bien, oui,... cela ne peut pas nuire... Sonde le terrain. Ah! ces dames! (Henriette, Cécile et la Marquise ont paru au fond, à gauche, Saladin salue et sort par la droite, toujours affairé.)

SCÈNE VII.

ROLAND, LAJAUNAYE, MONTJOYE, HENRIETTE, LA MARQUISE, CÉCILE, GEORGES, LE MARQUIS, puis UN DOMESTIQUE.

LA MARQUISE.

En vérité, madame, tout cela est enchanteur!

LE MARQUIS.

Ravissant! délicieux!

LE DOMESTIQUE, venant de la droite, à Henriette.

Madame, il y a quelques personnes dans le salon.

HENRIETTE.

C'est bien, j'y vais.

MONTJOYE.

Mais, nous y allons tous!... (A la Marquise.) Madame, si vous voulez mon bras?

LA MARQUISE, prenant le bras de Montjoye, bas.

J'ai à vous parler.

MONTJOYE.

Eh bien, Sorel! messieurs!... (Il montre la porte, à droite, qui conduit au salon.) Général, si vous voulez offrir votre bras à ma fille? (Tous sortent à droite, les uns par la porte latérale, les autres par la terrasse. Montjoye et la Marquise restent seuls.)

SCÈNE VIII.

MONTJOYE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, d'un ton de reproche sérieux.

Vous êtes fou, monsieur?

MONTJOYE.

Moi, chère madame? Pourquoi donc?

LA MARQUISE.

Ce diamant!... c'est de la pure démence! je n'ai pu trouver encore le moment de vous en parler... Mais depuis ce matin, je n'ai pas vécu!

MONTJOYE.

Mon Dieu! pourquoi vous préoccuper d'un rien? Je vous entends exprimer votre admiration pour cette pierre que vous avez aperçue en passant rue de la Paix... je la mets à vos pieds... quoi de plus simple? N'êtes-vous pas née sous le ciel où les diamants fleurissent... Je vous ai envoyé une fleur de votre pays, voilà tout!

LA MARQUISE.

Mais, à part l'étrange inconvenance, comment n'avez-vous pas songé à l'effroyable embarras où vous pouviez me mettre vis-à-

vis de mon mari?... et cela n'a pas manqué!... Il est entré brusquement ce matin... Il a vu cette bague sur ma toilette... Au reste, c'est votre punition, et si j'étais disposée à rire en pareille matière, assurément il y aurait lieu... car... je ne sais pas si vous avez remarqué que le général porte ce diamant?

MONTJOYE.

Oui, j'ai remarqué cette bizarrerie...

LA MARQUISE.

Ah! c'est que vous ne connaissez pas sa jalousie... sa violence... si je vous racontais!... Enfin, par bonheur, il a une autre passion, très-vive aussi... la passion des bijoux...

MONTJOYE.

Comme tous les hommes du Midi, du reste!

LA MARQUISE.

Je lui ai dit que ce diamant venait de ma mère, et pour achever de calmer ses soupçons, j'ai même dû... (Elle se retourne et aperçoit le Marquis qui passe sur la terrasse.) Ciel! c'est lui! (Elle sort précipitamment à droite.)

SCÈNE IX.

MONTJOYE, LE MARQUIS.

MONTJOYE, à part.

C'est peut-être vrai... attendu que le vrai peut quelquefois... (Regardant le Marquis qui l'épie.) Mais, en effet, c'est le grand jaguar lui-même... (Il approche.) Diable!... est-ce que réellement il serait méchant?... il faut voir cela!

LE MARQUIS, de son air le plus sombre.

Mon cher hôte, je suis bien aise de vous trouver seul.

MONTJOYE, gracieusement.

A la disposicion de Usted, général!

LE MARQUIS.

J'ai une proposition à vous adresser.

MONTJOYE.

Venant de vous, général, elle me sera toujours agréable.

LE MARQUIS.

Il y a une chose qui commence à me fatiguer prodigieusement.

MONTJOYE.

Ah ! Quoi donc, marquis ?

LE MARQUIS.

C'est la vie d'auberge.

MONTJOYE.

Ah ! vraiment !

LE MARQUIS.

Oui... et comme mon séjour à Paris menace de se prolonger... Dites-moi, le deuxième étage de votre hôtel est à louer pour le terme d'avril, n'est-ce pas ?

MONTJOYE.

Oui, en effet... général.

LE MARQUIS.

Vous accommoderiez-vous de me le voir occuper ?

MONTJOYE.

Comment donc, mon cher marquis, mais ce serait pour moi une vraie bonne fortune !

LE MARQUIS.

Dix mille francs, je crois ?

MONTJOYE.

Dix mille.

LE MARQUIS.

Eh bien, est-ce entendu ? (Il lui tend la main.)

MONTJOYE.

Vous pouvez y compter... trop heureux !... (A part.) Je voudrais pourtant bien savoir... (Haut.) Oh ! quel beau diamant vous avez-là, général !

LE MARQUIS.

Oui, n'est-ce pas? C'est un diamant de ma belle-mère. Anita, ma femme, m'en a fait hommage ce matin...

MONTJOYE.

Oh! très-gracieux!... (A part.) On ne saura jamais... jamais... jamais... qu'au terme! (Henriette paraît au fond donnant le bras à Georges.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, GEORGES, HENRIETTE[1].

MONTJOYE.

A propos, général... je crois que ma femme avait d'autres projets pour l'appartement... j'arrangerai cela... mais gardez-moi le secret jusqu'à nouvel ordre, n'est-ce pas?... (Le Marquis s'incline. — A Henriette.) Eh bien, ma chère, s'amuse-t-on là-bas? Danse-t-on?

HENRIETTE.

Oui, mon ami!...

MONTJOYE.

Allons-nous voir un peu cela, général?

LE MARQUIS.

Très-volontiers.

HENRIETTE.

Pardon, mon ami... où voulez-vous que nous recevions la rosière... Dans le salon, ou ici?...

MONTJOYE.

La rosière! mais... ici d'abord... ce sera plus gai... Je vais donner des ordres... (Faisant passer le Marquis.) Général... (Ils sortent à droite.)

1, Georges, Henriette, Montjoye, le Marquis.

SCÈNE XI.

HENRIETTE, GEORGES[1].

HENRIETTE, s'asseyant sur le canapé.

Eh bien, monsieur, nous voilà seuls... je vous écoute?

GEORGES.

Madame, puis-je vous parler avec une franchise absolue, avec la certitude entière que vous ne concevrez aucun doute, aucun soupçon, sur la sincérité de mon langage?

HENRIETTE, le regardant avec surprise.

Monsieur, vous le pouvez.

GEORGES.

Oui, madame... je ne sais pourquoi je vous le demande... car je le sens, j'en suis sûr, il est impossible que la confiance sans égale, le respect profond, et permettez-moi de dire la profonde sympathie dont je suis pénétré pour vous, ne soient pas payés d'un peu de retour, d'un peu d'estime...

HENRIETTE.

De beaucoup d'estime!

GEORGES.

Dans ce monde, auquel j'étais demeuré presque étranger avant de vous connaître, dans ce monde où tous les sentiments, vrais, sincères, sérieux, sont si peu de mode qu'ils semblent ridicules... vous ne pouvez savoir tout ce que vous avez été pour moi... quel exemple, quel soutien! et cependant, madame, je vais vous quitter!

HENRIETTE.

Nous quitter, monsieur...

GEORGES.

Oui, madame, avant que le repos de ma vie ne soit perdu à jamais, je le dois.

1. Georges, Henriette.

HENRIETTE, simplement.

Ma fille?...

GEORGES.

Oui, madame : ma faiblesse serait impardonnable, si je prolongeais un jour de plus une intimité dont je n'ai déjà que trop souffert... Voilà, madame, ce que j'avais à vous dire. Devant tout autre, une telle confidence m'eût trop coûté. Avec vous seule, j'étais certain d'être cru sur parole en vous disant que jamais la pensée de franchir l'abîme qui me sépare de mademoiselle votre fille n'a pu traverser mon esprit... J'ai donc à vous supplier, madame, d'annoncer ma détermination à monsieur Montjoye, et de ne point le laisser douter de la gratitude éternelle que je lui garde.. Mon projet est de m'éloigner de Paris pour quelque temps... Je compte partir demain... Veuillez, madame, recevoir mes adieux.

HENRIETTE, distraite et pensive.

Vous aimez ma fille!... si jeune... si frivole en apparence... vous avez deviné ce qu'elle vaut?

GEORGES.

Elle est... votre fille.

HENRIETTE.

Et elle... elle vous aime aussi, n'est-ce pas?

GEORGES.

Je ne sais, madame!

HENRIETTE, se levant.

Monsieur de Sorel, je vous crois bien véritablement un homme d'honneur, mieux que cela encore... un honnête homme, et je vais vous le prouver. Consultez votre conscience avec sévérité avant de me répondre. Cécile vous est apparue au milieu de prestiges bien séduisants... mais celle que vous aimez aujourd'hui héritière d'un des noms les plus honorés et d'une des fortunes les plus enviées de ce temps, êtes-vous sûr que vous l'aimeriez demain sans nom, sans asile, sans pain?

GEORGES.

Madame!

HENRIETTE.

Répondez-moi.

GEORGES.

Ah! madame, daignez me pardonner ; mais cette épreuve est-elle digne de vous?... n'est-elle pas bien étrange et bien vaine?... que peut-elle ajouter à votre confiance, si vous doutez de moi, si vous n'avez pas compris que j'aime vraiment votre fille de toute mon âme, que je brise ma vie pour ne pas troubler la sienne... qu'au moment de la perdre, j'ai besoin de toutes mes forces pour ne pas pleurer devant vous comme un enfant... que je l'aime follement... et que sans asile, sans nom, sans pain, je la recevrais à genoux en bénissant Dieu!

HENRIETTE, avec exaltation.

Eh bien, je vous crois... merci! (Elle lui prend la main.) Ne me demandez rien, ne cherchez rien, ne comprenez rien, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais... mais ne nous quittez pas!

GEORGES, au comble de la surprise.

Madame! (On entend un peu de tumulte au dehors.)

HENRIETTE.

Je vous en supplie, ne nous quittez pas!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SALADIN, MONTJOYE, LAJAUNAYE, ROLAND, LE MARQUIS, CÉCILE, QUELQUES INVITÉS; puis LA ROSIÈRE, LE CAPITAINE DES POMPIERS, QUELQUES NOTABLES. Cortége de la Rosière.

CRIS DE LA FOULE, au dehors : Voici la rosière! (Une musique militaire joue une marche.)

SALADIN, entrant par le fond.

Le punch!... Le punch, pour la rosière... là, sur la table! (Des domestiques posent sur la table du fond un vaste plateau chargé de rafraîchissements. Un bol de punch flambe au milieu du plateau. Montjoye entre à droite, donnant le bras à la Marquise; puis le Marquis donnant le bras à Cécile. Lajaunaye,

Roland entrent à leur suite, en riant et en criant : « Vive la Rosière ! » Quelques-uns vont rejoindre Henriette et Georges qui sont à gauche; d'autres restent près de la porte de droite, au milieu d'un groupe d'invités.)

CÉCILE, s'approchant de sa mère et lui remettant un écrin[1].

Ma mère, voilà le collier... (A Georges.) Elle est très-jolie, vous allez voir... C'est amusant, n'est-ce pas?... Je suis heureuse, moi!

MONTJOYE.

Messieurs, soyons sérieux, je vous en prie!... Toi, Roland, tâche de te tenir, n'est-ce pas? (La Rosière entre par la terrasse à gauche, conduite par le Maire; à sa suite le Capitaine des pompiers, quelques notables et des jeunes filles du village...)

SALADIN.

Par ici, monsieur le maire, s'il vous plaît. (Il montre du côté où se tient Henriette. On crie de nouveau : « Vive la Rosière ! » et on applaudit. Le Maire conduit la jeune fille devant Henriette. La musique cesse.)

HENRIETTE, avec un embarras marqué.

Mon enfant, vous êtes bonne d'être venue recevoir nos félicitations... Je suis bien touchée... bien reconnaissante,... permettez à ma fille de vous offrir un léger souvenir, un gage d'amitié... Cécile!

LA ROSIÈRE.

Oh! madame!

CÉCILE.

Voulez-vous me permettre, mademoiselle? (Elle lui passe le collier autour du cou.) La ! Voulez-vous que je vous embrasse maintenant?

LA ROSIÈRE.

Ah! mademoiselle... que je vous remercie...

HENRIETTE.

Embrassez-moi aussi, mon enfant... (Elle l'embrasse avec une sorte de timidité et lui dit à demi-voix :) Priez pour moi...

1. Georges, le Marquis, Henriette, Cécile, Montjoye, Roland, Lajaunaye, la Marquise.

LA ROSIÈRE[1].

Oh! de grand cœur, madame... (Henriette et Cécile s'assoient.)

ROLAND.

Bravo!... (A demi-voix à Montjoye.) Allons, mon bon père... un petit speech... la!...

MONTJOYE, sévèrement et à demi-voix.

Roland! (Haut.) Monsieur le maire, messieurs, je suis heureux de voir renouveler dans ce pays, qui sera le mien désormais, un de ces vieux usages conservateurs des bonnes mœurs et des salutaires principes qui sont les bases éternelles des sociétés. C'est ainsi, messieurs, c'est en empruntant à la vieille France ses plus saines traditions pour les mêler aux fortes maximes de la France nouvelle, que la vie nationale se développe sans danger dans la voie d'un sage progrès et d'une fusion légitime. (Mouvement d'approbation.)

ROLAND, LAJAUNAYE ET LE MARQUIS.

Très-bien!

MONTJOYE, à la Rosière.

Mademoiselle, ma voix n'ajouterait rien au triple suffrage qui vous a couronnée aujourd'hui, aux suffrages réunis de vos aimables compagnes, de votre digne magistrat et de votre vénérable pasteur; vous êtes trop jeune et trop jolie pour que j'ose vous adresser, comme ces dames, le genre de témoignage qui me serait le plus agréable.

ROLAND.

Un peu risqué, mon bon père.

MONTJOYE.

Mais je porterai un toast cordial à votre heureux avenir, garanti, mademoiselle, par vos vertus.

TOUS.

Très-bien! (Un domestique promène le plateau.)

1. Georges, le Marquis, Henriette, Cécile, la Rosière, le Maire, Montjoye, Roland, Lajaunaye, la Marquise, Saladin.

MONTJOYE.

Monsieur le maire (il lui offre un verre de punch) vous ne refuserez pas de me faire raison, n'est-ce pas? Messieurs... à la rosière!

TOUS[1].

A la rosière!

SALADIN, bas au Maire.

Monsieur le maire, je crois que voici le moment.

LE MAIRE, décontenancé.

Vous croyez?... Monsieur, monsieur Montjoye... (il fait signe aux notables de venir se placer derrière lui.)

MONTJOYE.

Monsieur le maire?

LE MAIRE, prenant un air douloureux.

Nous venons de recevoir une bien fâcheuse nouvelle!

MONTJOYE.

Ah! comment cela, monsieur le maire?

LE MAIRE.

Nous sommes tous mortels, monsieur Montjoye, et notre député, monsieur d'Aubancourt, vient d'en faire la triste expérience.

MONTJOYE, baissant la voix avec componction.

Ah! vraiment, ce pauvre d'Aubancourt?...

LE MAIRE.

Hélas! malheureusement. (Avec grâce.) Mais ce serait une grande consolation pour nous, monsieur Montjoye, si nous pouvions lui donner pour successeur un homme que tout le pays connaît déjà par ses bienfaits. (Marques d'adhésion.)

MONTJOYE.

Mon Dieu, monsieur le maire... mon Dieu, messieurs... une telle proposition m'étonne...

ROLAND, à demi-voix.

Sans te surprendre, mon bon père!

1. Georges, le Marquis, Henriette, Cécile, la Rosière, Roland, Montjoye, le Maire, Saladin, Lajaunaye, la Marquise.

MONTJOYE.

Je n'y étais nullement préparé... mais j'en sens tout l'honneur... Mes occupations particulières sont immenses, vous le savez... mais cependant, si la voix du pays m'appelait... spontanément... je saurais reconnaître en elle la voix du devoir.

TOUS.

Bravo!

LE MAIRE.

Ah! monsieur! (Ils se serrent la main.) Voilà de bonnes paroles! (Murmures de satisfaction dans l'assistance.)

ROLAND.

Bravo! la Marseillaise.

MONTJOYE, prenant le Maire à part.

Ainsi vraiment, vous croyez, monsieur le maire... (Ils se parlent confidentiellement.)

ROLAND[1].

Lajaunaye, dormez-vous?

LAJAUNAYE, derrière le canapé sur lequel la Marquise est assise.

Non... j'admire ton père... comme il est quadrangulaire, hein?

ROLAND.

Regardez donc le capitaine des pompiers, quelle bonne tête!... j'ai envie de l'embrasser.

LAJAUNAYE.

Voyons, pas de sottises, toi!

ROLAND, s'approchant cavalièrement, les jambes en compas, du Capitaine des pompiers, qui paraît très-intimidé.

Monsieur le capitaine des pompiers, est-ce que vous ne prendrez pas quelque petite chose?

LE CAPITAINE.

Mais, monsieur... j'ai déjà pris...

1. Georges, le Marquis, Henriette, Cécile, la Rosière, le Maire, Montjoye, le Capitaine, Roland, Lajaunaye, la Marquise.

ROLAND.

C'est égal... un militaire! voyons, un verre de punch!... un petit gâteau!... (Il prend lui-même un verre de punch.) Et dites-moi, entre nous, vous êtes toujours content de vos pompes, hein, capitaine?

LE CAPITAINE.

Mais oui, monsieur, elles vont bien, je vous remercie.

ROLAND.

Ah! tant mieux! tant mieux! capitaine... car vraiment on est si souvent trompé maintenant! Mais pardon, capitaine, est-ce que votre casque ne vous gêne pas?... cela vous fait un pli là, sur le front.

LE CAPITAINE, très-simplement.

Ce n'est pas un pli, monsieur, c'est une brûlure... j'ai été blessé à la tête, dernièrement, quand le feu a pris à votre ferme.

ROLAND, troublé et confus.

Ah! c'est une blessure... (A part.) Je suis bête, moi! — Pardon, capitaine... votre main, voulez-vous?...

LE CAPITAINE.

Monsieur!

MONTJOYE, jetant un regard sévère à Roland.

Eh bien, mon cher maire, nous en reparlerons... mais c'est trop longtemps oublier l'héroïne de la fête... (Se retournant vers la Rosière qui parle avec Henriette et Cécile.) Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous conduire jusqu'au salon, où je vous confierai à mon fils... beaucoup meilleur danseur que moi?

ROLAND, à Lajaunaye et à Georges.

Bon! je vais faire danser le cotillon à la rosière, moi... pauvre enfant!

MONTJOYE.

Mesdemoiselles, messieurs... j'espère que vous voudrez bien honorer de votre présence notre petit bal improvisé... Saladin, aie la bonté de guider ces demoiselles par la terrasse, afin d'éviter l'encombrement.

SALADIN.

Mesdemoiselles, messieurs!... (Les assistants s'éloignent, les uns par la terrasse, les autres par la porte de droite; Henriette demeure seule à sa place comme tristement préoccupée.)

CÉCILE, à Georges, pendant la sortie [1].

Voulez-vous faire vis-à-vis à la rosière, monsieur?

GEORGES, après avoir jeté un regard à Henriette.

Avec plaisir, mademoiselle. (Il prend le bras de Cécile.)

CÉCILE, en traversant lentement la salle.

Pourquoi ma mère est-elle triste, savez-vous?

GEORGES.

Elle est un peu fatiguée, me disait-elle.

CÉCILE.

Vous avez longtemps parlé ensemble?

GEORGES.

Assez longtemps, oui, mademoiselle.

CÉCILE.

Vous l'aimez bien, ma mère, n'est-ce pas?

GEORGES.

Profondément, mademoiselle.

CÉCILE.

Moi, je l'adore!... (Ils se rencontrent près de la porte de droite avec Montjoye qui rentre.) Bonjour, mon père!... m'aimes-tu? (Elle lui tend son front en passant.)

MONTJOYE, l'embrassant.

Non! pas du tout! va... allez, mes enfants!...

CÉCILE, répétant, à part, à demi-voix.

Mes enfants!...

1. Henriette assise, Cécile, Georges.

SCÈNE XIII.

MONTJOYE, HENRIETTE[1].

MONTJOYE.

Pourquoi ne venez-vous pas, vous?

HENRIETTE.

Je vous demande quelques minutes, mon ami... je me sens un peu souffrante...

MONTJOYE.

Souffrante! je dois vous dire, ma chère amie, que votre attitude pendant cette cérémonie a été parfaitement ridicule.

HENRIETTE.

Mon ami!...

MONTJOYE.

Ne voyez-vous pas qu'en prenant publiquement cet air de victime éplorée, vous vous exposez aux plus étranges interprétations?

HENRIETTE, se levant.

La plus étrange n'irait pas encore jusqu'à la vérité... Comment voulez-vous que j'embrasse, que je bénisse cette pure enfant sans que ma conscience se soulève, sans qu'elle me reproche amèrement mon indignité?

MONTJOYE.

Très-bien, nous voilà dans le bleu!... Ne vous déferez-vous jamais, ma chère, de cette sensiblerie poétique qui vous tourmente si gratuitement? Que signifie cette indignité dont vous parlez? Soyez plus juste pour vous-même. N'êtes-vous pas une honnête femme, beaucoup plus honnête que les trois quarts de celles dont vous enviez la situation plus régulière? Chassez donc tous ces scrupules, qui sont de pures faiblesses!

HENRIETTE.

Mais enfin, vous... vous-même, avec toute votre fermeté, seriez-vous heureux, seriez-vous tranquille, si vous usurpiez sous

1. Henriette, Montjoye.

un faux nom, sous un faux titre, l'estime et le respect du monde? et que fais-je, moi, si ce n'est cela?... Aussi tant que mon existence a pu demeurer à demi cachée près de mon foyer, près de mes enfants, j'étais moins misérable... Mais, dans ce grand jour, dans ce grand éclat du monde où vous m'entraînez de plus en plus, le mensonge de ma vie me devient un fardeau intolérable... Ah! mon ami, si vous vous doutiez du supplice que j'endure chaque jour, à chaque instant... vous voudriez m'en délivrer... et il vous en coûterait si peu!... Tenez... vous êtes heureux en ce moment plus que jamais... tout vous sourit, tout réussit au gré de vos vœux. Quand on a le bonheur dans l'âme, il y appelle la bonté... eh bien, soyez bon pour moi! Si jamais j'ai mis quelque douceur dans votre vie, si j'ai honoré votre maison, si je vous ai aimé fidèlement à travers tout, ayez pitié de ce que je souffre... rendez la paix à ma conscience... faites que je puisse embrasser mes enfants sans rougir!... que je sois votre femme... au moins devant Dieu!...

MONTJOYE.

Henriette!

HENRIETTE.

Que je n'aie pas les droits d'une épouse, si vous le voulez... mais que j'en aie, devant moi-même, la vérité... la sainteté!... Je vous en prie, mon ami!

MONTJOYE.

Ma chère enfant, vous manquez ici à une de nos conventions formelles, et, de plus, vous me demandez l'impossible, car la loi, puisque vous l'oubliez, interdit le mariage religieux, s'il n'a pas été précédé du mariage civil. Maintenant, permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas logique... Pourquoi votre conscience vous reprocherait-elle une faute qui, si faute il y a, m'appartient tout entière?... quand vous avez bien voulu consentir à me suivre, il était parfaitement arrêté, et vous étiez convaincue que notre union serait sanctionnée suivant toutes les formalités ordinaires... Les circonstances en décidèrent autrement... Sans vous être moins attaché, je désirai garder un certain degré d'indépendance... Vivez donc en paix, pour Dieu! et ne troublez plus ni vous ni moi de vos chimères!

HENRIETTE.

Mes chimères!... ah! ne craignez-vous pas que tous ces sentiments sacrés que vous foulez aux pieds, que vous traitez de puériles faiblesses, et que j'appelle, moi, d'éternelles vérités... ne se retournent un jour contre vous et ne se vengent?

MONTJOYE.

Ma chère, vous connaissez là-dessus mes idées, je crains peu de chose en ce monde.

HENRIETTE.

Mais vos enfants!... vous les aimez! Pensez-vous quelquefois qu'ils pourront vous maudire un jour?

MONTJOYE.

Pourquoi me maudiraient-ils? S'ils méritent mes bienfaits, ils leur sont assurés, même après moi. S'ils s'en rendaient indignes, leur malédiction me serait fort indifférente.

HENRIETTE.

Mais enfin... puisque votre intérêt est le seul qui vous touche... si ce monde dont vous attendez tout, plaisirs, honneurs, triomphes d'ambition, si ce monde apprenait demain que vous l'avez trompé audacieusement... que le salon de votre femme n'était que le salon de votre maîtresse, songez-vous que vous seriez perdu avec moi?

MONTJOYE.

Est-ce une menace, mon enfant? En ce cas, détrompez-vous, vous seriez perdue, vous, oui; mais le monde est plein d'indulgence pour nous autres: dans six mois, je serais aussi puissant et aussi considéré qu'aujourd'hui. Faites-en l'épreuve quand vous voudrez.

HENRIETTE.

Hélas! (Rumeurs au dehors.)

SALADIN, sur la terrasse.

Où est-il? où est-il donc?

MONTJOYE.

Eh bien, qu'y a-t-il?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, SALADIN[1].

SALADIN.

Mon cher, il faut te montrer au peuple ! le bruit de ta candidature s'est répandu... il a été accueilli avec enthousiasme... Les musiciens de la garde nationale sont là sous la terrasse !... écoute... (La musique éclate au dehors avec des cris de : « Vive Montjoye ! ») Tu entends !... achève-les, mon ami... montre-toi !...

MONTJOYE s'avance jusqu'à une fenêtre à droite, il est salué par une nouvelle explosion de vivat. Il parle au milieu du bruit.

Messieurs... mes amis... je vous remercie !... je suis profondément reconnaissant !... oui, comptez sur moi... dès ce moment, je me dévoue à ce pays, à vous tous... à vos familles... à vos intérêts, à vos chemins vicinaux, aux grands principes, et avant tout, messieurs, à la France !... (Cris enthousiastes en dehors.)

HENRIETTE, qui est restée sur le devant de la scène, se laisse tomber dans un fauteuil et sanglote la tête dans ses mains.

Mon Dieu !... ayez pitié de moi... et pardonnez-lui !

1. Henriette, Montjoye, Saladin.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

A PARIS. — LE CABINET DE MONTJOYE.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTJOYE, LA MARQUISE DE RIO-VELEZ[1], un peu plus tard L'HUISSIER. La Marquise est assise sur un fauteuil dans une attitude d'accablement; elle s'essuie les yeux avec son mouchoir. Montjoye est assis près d'elle.

MONTJOYE.

Chère marquise, remettez-vous; je vous assure que vos craintes sont sans fondement. Le général est exactement avec moi ce qu'il a toujours été. Et d'ailleurs, s'il avait l'ombre d'un soupçon, persisterait-il dans son dessein de venir habiter chez moi?

LA MARQUISE.

Peut-être! je crains quelque piége... Je crains tout de lui. Vous ne le connaissez pas!... vous ignorez pour quelle cause il a dû quitter son pays... et, je n'ose vous le dire... un de ces jours, il me tuera!

MONTJOYE.

Chère marquise, je vous atteste que votre imagination seule fait ici tous les frais du danger... (L'huissier entre.) Eh bien, qu'y a-t-il donc? (L'huissier lui remet une carte.) Vous ferez entrer quand je sonnerai. (L'huissier sort. Monjoye met la carte sous les yeux de la Marquise.)

1. La Marquise, Montjoye.

LA MARQUISE, se levant brusquement.

Oh! Dieu! Eh bien, vous voyez?

MONTJOYE[1], se levant.

Mais non, rien de plus simple : il vient s'entendre avec moi au sujet de l'appartement que vous devez occuper. Il m'avait presque annoncé sa visite hier.

LA MARQUISE.

Ah! que je suis punie! adieu!... (Elle s'éloigne vers la petite porte latérale de gauche.)

MONTJOYE, la reconduisant et lui baisant la main.

A revoir!... et n'ayez aucune inquiétude, aucune! (Elle sort.)

SCÈNE II.

MONTJOYE, puis LE MARQUIS[2].

MONTJOYE, sonnant à son bureau.

Elle est bien jolie quand elle pleure... Est-elle sincère? c'est beaucoup moins évident... mais c'est un détail. (Le Marquis entre par le fond.) Bonjour, général, vous allez bien? (Il lui indique un siége.)

LE MARQUIS.

Mon Dieu! je sais que vous ne recevez pas à cette heure-ci... je ne m'assoirai pas; je viens simplement vous demander si je peux toujours compter sur l'appartement pour le 15 et y mettre le tapissier?

MONTJOYE.

Mais, sans aucun doute, général!

LE MARQUIS.

Et madame Montjoye est prévenue?

MONTJOYE.

Elle est prévenue, certainement, et enchantée!

1. Montjoye, la Marquise.
2. Montjoye, le Marquis.

LE MARQUIS.

Parfait! Là-dessus... (Il fait le geste de se retirer, puis revenant.) Ah! cependant, j'ai encore deux mots à vous dire. Il s'agit de votre fils, de Roland; c'est un charmant garçon... que j'aime beaucoup, et, précisément à cause de cela, je crois devoir vous avertir qu'il joue un jeu un peu vif pour un jeune homme.

MONTJOYE.

Ah! il a encore perdu... Aussi, je le voyais sombre depuis quelques jours.

LE MARQUIS.

Oui, l'autre nuit, malgré tous nos bons avis, il s'est acharné, et même il reste me devoir une petite somme.

MONTJOYE.

A vous, général?

LE MARQUIS.

Oh! mon Dieu, une misère;... mais je crois que cela l'embarrasse un peu, car il devait s'acquitter hier, et il m'a demandé un petit délai... Vous jugez bien que je me préoccupe peu de l'incident, mais j'ai pensé que vous seriez bien aise d'en être informé.

MONTJOYE.

Combien, général?

LE MARQUIS.

25,000, pas davantage.

MONTJOYE.

J'aurai l'honneur, mon général, de vous faire remettre cette somme dans la journée; mais accordez-moi la faveur de n'en rien dire à mon fils. Je désire lui laisser quelque temps ce poids sur la conscience.

LE MARQUIS.

Comptez sur moi! (Saladin entre par le fond; il a l'air un peu préoccupé.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, SALADIN[1].

SALADIN.

Ah! pardon! je te croyais seul!...

MONTJOYE.

Tiens! c'est toi!... Par quel hasard à Paris?

SALADIN, au fond.

Oh! rien... un renseignement à te demander.

LE MARQUIS, remontant avec Montjoye.

Je vous laisse... Et votre candidature marche toujours à merveille, dit-on?

MONTJOYE.

Mais oui, général, j'ai de belles chances.

LE MARQUIS.

Quand l'élection?

MONTJOYE.

Après-demain.

LE MARQUIS.

Diable! cela brûle!... Recevez d'avance mes compliments! (Il serre la main de Montjoye, salue légèrement Saladin et sort.)

MONTJOYE.

Général!...

SCÈNE IV.

MONTJOYE, SALADIN.

MONTJOYE.

Eh bien, mon cher, quoi donc?... tu as un nuage... Pas de désastre, j'espère? (Ils descendent.)

1. Montjoye, le Marquis, Saladin.

SALADIN.

Pas précisément, non! cependant ton rival remue ciel et terre à la dernière heure... toutes les armes lui sont bonnes, et il use en ce moment d'une manœuvre qui pourrait compromettre notre résultat, si nous ne la combattions énergiquement.

MONTJOYE.

Quelle manœuvre, mon ami?

SALADIN.

Une calomnie évidente, mais présentée sous un jour perfide, appuyée de faits habilement groupés... Tu sais que ton rival Labarrère est de Bordeaux?

MONTJOYE.

Oui... eh bien?

SALADIN.

Eh bien, lui et ses amis répandent des bruits odieux sur l'origine de ta fortune... Ils parlent de la faillite de ton ancien associé Sorel, à laquelle tu aurais contribué, et dont tu aurais profité... Comme j'ignore absolument les circonstances de ta vie à cette époque, je viens te prier de me mettre au courant, afin que je puisse opposer une réponse catégorique.

MONTJOYE.

Mon cher, cette calomnie n'est pas nouvelle... Tu conçois qu'un homme n'arrive pas à ma situation sans éveiller tous les serpents de l'envie... mais je te vais convaincre, en deux mots, que l'origine de ma fortune est aussi pure que solide. Mon association avec ce pauvre Sorel, le père, avait pour objet l'exploitation d'une mine aurifère, dans l'Amérique du Sud, au Brésil... Tu te rappelles qu'à cette époque le marché était inondé de ces sociétés aurifères, la nôtre se présentait avec des garanties spéciales... nous envoyâmes des ingénieurs là-bas; Sorel leur adjoignit même son caissier, son fondé de pouvoirs, Tiberge, qui est maintenant le mien, et qui avait toute sa confiance... Eh bien, dame, il arriva qu'après des frais énormes l'opération fut reconnue illusoire. Moi, je me retirai à temps... Sorel eut la folie de persister malgré mes conseils et mon exemple, et il se ruina... voilà tout. Tu vois que c'est limpide.

SALADIN, un peu hésitant.

Oui... mais tu sais, moi, je n'entends rien aux affaires; ils prétendent qu'ensuite tu as racheté la mine, toi, et que tu y as fait ta fortune.

MONTJOYE,

Mais certainement... tu vas voir!... cette mine aurifère dans laquelle il n'y avait pas plus d'or que dans ta poche le jour où je t'ai rencontré, j'y flaire, moi, d'après de vagues renseignements, une superbe mine de cuivre... je reprends tranquillement la concession, dont personne ne voulait plus, et depuis ce temps-là, j'en tire bon an, mal an, deux cent mille livres... Quel mal y a-t-il à cela ?

SALADIN.

Évidemment aucun... mais tu comprends qu'il est difficile, surtout au moment où nous sommes, d'expliquer tous ces détails aux électeurs, tandis qu'une grosse calomnie en bloc saisit leur imagination.

MONTJOYE.

Mais, mon cher, n'as-tu pas un argument qui précisément doit parler à leur imagination... C'est la présence de Georges Sorel dans ma maison en qualité de locataire, d'avocat, d'ami... que diable! il n'est pas vraisemblable que ce jeune homme acceptât cette position chez moi, si j'avais trempé dans la ruine de son père.

SALADIN.

Tu as raison, j'y ai songé, et je regrette qu'on ne l'ait pas vu plus souvent à Tréval, cet été...

MONTJOYE.

Écoute, veux-tu mieux ? veux-tu une réponse décisive et triomphante à toutes ces diffamations ? dis hardiment que monsieur Georges de Sorel va être mon gendre, qu'il est dès aujourd'hui officiellement le fiancé de Cécile; il ira le leur dire lui-même, s'il le faut.

SALADIN.

Comment, mon ami! c'est vrai?

MONTJOYE.

Ce sera vrai dans dix minutes, si je le veux, et je le veux. Car

enfin ce ne sera que hâter de quelques mois une affaire qui était déjà résolue dans ma pensée... Tu n'es pas sans avoir remarqué que ces jeunes gens se regardent l'un l'autre d'un œil sympathique?

SALADIN.

Certainement, je l'ai remarqué... et même cela m'inquiétait; car je les aime tous deux de tout mon cœur, et je n'espérais guère, je te l'avoue, que tu consentisses à leur union.

MONTJOYE.

Pourquoi donc ça? Sorel n'a rien, c'est vrai, mais il est plein d'honneur et d'avenir... Il aime Cécile, Cécile l'aime... Eh bien, qu'ils soient heureux!

SALADIN, lui saisissant les mains.

Ah! c'est bien! c'est très-bien, Montjoye, ce que tu fais là!... C'est d'une belle âme!... d'une âme généreuse!... On ne te connaît pas, mon ami.

MONTJOYE.

Mon ami, ce que je fais est tout simple... D'une part, le bonheur de ma fille est le mien; de l'autre, je désire avoir pour gendre un garçon accommodant, dévoué, facile... Bref, tu peux dès ce moment répandre la nouvelle.

SALADIN.

Formellement?

MONTJOYE.

Très-formellement... J'espère même t'envoyer Sorel ce soir pour la confirmer... Tu sais comme je mène les affaires... J'attends Cécile... elle va venir nécessairement m'apporter son tribut matinal, son hommage bleu... Eh bien, séance tenante... (Cécile entre à droite.) Tiens, justement! Bonjour, mademoiselle!

SCÈNE V.

LES MÊMES, CÉCILE, portant des violettes [1].

CÉCILE.

Bonjour, mon père! (Elle l'embrasse et lui donne son bouquet.) Bon-

1. Saladin, Montjoye, Cécile.

jour, Saladin! Vous voilà ici!... Tout va bien à Tréval, j'espère?

SALADIN, avec feu.

Très-bien, ma chère demoiselle, très-bien! extrêmement bien! Et quand vous verrez monsieur Georges...

CÉCILE.

Monsieur Georges?

SALADIN.

Dites-lui bien, n'est-ce pas, combien je suis heureux...

CÉCILE, étonnée, allant à lui [1].

Heureux... de quoi?

SALADIN, hésitant.

D'avoir fait sa connaissance... Adieu, ma chère demoiselle. (A Montjoye.) Adieu, toi! Je repars. Et maintenant, je te réponds du succès. (Il sort.)

SCÈNE VI.

MONTJOYE, CÉCILE [2].

CÉCILE.

Qu'est-ce qu'il a donc?

MONTJOYE.

Rien... il est gai parce que mon élection va bien. Ah çà! ma fille, causons un peu sérieusement nous deux, veux-tu? J'ai à te communiquer une résolution sur laquelle je te prie de ne pas me contrarier... tu sais que je n'aime pas à être contrarié!... Ma chère enfant, je te marie!

CÉCILE, avec effroi.

Ah! mon père!

MONTJOYE.

Attends! attends! (Il sonne, l'huissier entre.) Qu'on voie si monsieur de Sorel est chez lui, et qu'on lui dise que je serais bien aise de lui parler.

1. Saladin, Cécile, Montjoye.
2. Cécile, Montjoye.

CÉCILE, incertaine et joyeuse.

Mon petit père !

MONTJOYE.

Ah! mon petit père, maintenant!

CÉCILE, au comble de l'émotion.

C'est vrai, c'est possible... c'est lui!

MONTJOYE.

Ou le couvent... choisis!

CÉCILE.

Oh! mon père chéri! Oh! mon Dieu! (Elle pose sa tête sur la poitrine de son père et pleure.)

MONTJOYE.

Voyons, ma fillette, voyons... ce n'est pas de chagrin, dis?

CÉCILE, à travers ses larmes.

Oh! non.

MONTJOYE.

Tu l'aimes, n'est-ce pas?

CÉCILE, radieuse, avec expansion.

De toute mon âme! Oh! quelle joie vous me donnez... et de quelle douleur vous me sauvez!... Pardonnez-moi, mon père, mais je vous accusais presque d'aveuglement, d'imprudence... Que de fois j'ai été tentée de vous dire : mon père, éloignez-le! éloignez-le si vous ne voulez pas que je l'aime, et que ma vie soit à lui... Hélas! je ne pouvais... elle lui appartenait déjà; je sentais que sans lui, loin de ses yeux, loin de son cœur, je me trouverais comme seule au monde... puisque sa chère présence ne se mêlerait plus à toutes mes pensées, à toutes mes espérances, à tout mon avenir... pour tout inonder de joie et de lumière! Ah! grâce à Dieu... grâce à vous, je suis bien heureuse, et je vous bénis tous deux de tout mon cœur.

MONTJOYE.

Eh bien, ma chère enfant, tout est pour le mieux. Seulement, je mets à ce mariage une condition, c'est qu'il aura lieu sans aucun

éclat, en province... peut-être hors de France. J'ai là-dessus des idées à moi.

CÉCILE.

Oh ! comme vous voudrez, mon père.

MONTJOYE.

De plus, il nous manque encore le consentement de ta mère.

CÉCILE.

Oh ! j'en réponds.

MONTJOYE.

Et celui du futur?

CÉCILE.

Oh ! je l'espère !

MONTJOYE.

Moi aussi... Mais nous allons être forcés de procéder avec lui d'une façon très-irrégulière. Il est trop discret pour te demander... En réalité, il faut que je t'offre... c'est un peu embarrassant.

CÉCILE, timidement.

Mon père, si vous me permettiez de l'encourager un peu?

MONTJOYE.

Oui, tu serais bien aise d'être la première à lui faire pressentir son malheur, hé ?

CÉCILE.

Je serais bien aise... parce que je crois qu'il va être surpris... agréablement.

MONTJOYE.

Tu crois cela? Eh bien, mon enfant, soit ! Je t'autorise à lui laisser comprendre discrètement, discrètement, tu entends ! que sa demande, s'il daignait me l'adresser, ne serait pas repoussée... (On entend la voix de Georges. Écoutant et montrant la porte du fond.) Tiens, voici la victime !

CÉCILE.

Oh ! je tremble !

MONTJOYE.

Je vais dans mes bureaux. Si Tiberge vient, tu le prieras de m'attendre dans son cabinet.

CÉCILE.

Oui, mon père ! (Elle l'embrasse.)

MONTJOYE.

Courage, ma mignonne !... courage et discrétion !... (Il sort à gauche.)

SCÈNE VII.

CÉCILE, puis GEORGES.

CÉCILE, seule.

C'est vrai, j'ai une folle peur maintenant. (Elle s'assoit; Georges entre et la salue [1].)

GEORGES.

Je vous demande pardon, mademoiselle... Monsieur votre père m'avait fait appeler ?

CÉCILE.

Il vient de descendre dans ses bureaux... il vous prie de l'attendre... si vous voulez vous asseoir ?

GEORGES.

Je vous remercie, mademoiselle. (Après une courte pause.) Madame votre mère n'est pas trop fatiguée, ce matin ?

CÉCILE.

Non... elle paraît bien. Il était joli, le bal de madame Derkoff, n'est-ce pas ?

GEORGES.

Charmant... Ces massifs de fleurs devant l'orchestre étaient vraiment féeriques.

1. Georges, Cécile.

CÉCILE.

Oui... n'est-ce pas ? ces fleurs... et ces lumières... (A part.) C'est très-difficile !

GEORGES.

La comtesse Derkoff est d'origine française, n'est-ce pas, mademoiselle ?

CÉCILE.

Oui, c'est une Française... qui a épousé un Russe... (A part.) Que c'est difficile !... (Haut.) Elle vous apprécie beaucoup, la comtesse, vous savez ?

GEORGES, gaiement.

Je l'ignorais, mademoiselle... mais j'aime à vous croire.

CÉCILE.

Mais beaucoup !... Elle s'exprimait hier sur votre compte en termes que j'ose à peine vous répéter... Elle vous reproche seulement d'être trop timide.

GEORGES.

Mais, je ne suis pas timide, mademoiselle... je suis quelquefois distrait, peut-être, préoccupé... et cela s'explique... je n'ai pas toujours été aussi heureux que je le suis maintenant.

CÉCILE.

Enfin, elle vous trouve timide, vous savez ?... Elle faisait d'ailleurs de vous un éloge presque embarrassant pour vos amis..., vous aviez tous les mérites, toutes les vertus... à ce point que si elle avait quelques années de moins, vous lui feriez oublier son vœu d'éternel veuvage... Seulement, disait-elle, il est si timide... que je serais forcée de lui offrir ma main, car jamais il ne me la demanderait.

GEORGES, riant.

Pour cela, elle peut en être sûre.

CÉCILE.

Mon Dieu, sans doute... mais il y a d'autres jeunes femmes... dans le monde... (Elle se lève.) Sérieusement, monsieur Georges, je vous assure que cette timidité vous fait du tort... Vous me pardonnez de vous dire cela ?

GEORGES.

Je vous remercie, mademoiselle, mais je n'admets vraiment pas ma timidité.

CÉCILE, tournant autour du bureau et ayant l'air de chercher ou de ranger quelque chose.

Si fait... vous manquez de hardiesse... d'audace... un peu d'audace sied très-bien aux hommes... nous pouvous nous en passer, nous... et encore quelquefois nous en avons... nous en avons beaucoup... mais vous, monsieur, réellement vous en manquez... et, tenez, c'est aussi l'opinion de mon père... il vous rend pleine justice, mon père... seulement, il vous accuse de trop de réserve, de trop de discrétion... vous ne lui demandez jamais rien... et peut-être il serait disposé à vous accorder beaucoup.. peut-être!...

GEORGES, incertain.

Mademoiselle!

CÉCILE, le regardant.

(Elle le salue gravement.) Monsieur! (Près de sortir à droite :) Peut-être (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

GEORGES, seul.

Que veut-elle dire? ce langage... cette insistance... elle est trop loyale pour prononcer légèrement de telles paroles... Pauvre enfant! Quelques mots bienveillants de son père l'auront abusée... Ah! s'il n'y avait entre elle et moi que le néant de ma fortune... peut-être aurait-il assez de générosite dans l'âme pour l'oublier... mais, grand Dieu!... ce nom flétri, ce nom réprouvé... fils de failli!... Et cependant elle semblait si certaine....si radieuse... il m'a fait appeler...oh! que va-t-il me dire? Mon Dieu! si cette joie m'était réservée... je ne sais si ma raison la supporterait... je l'aime tant! (Il s'assoit comme accablé par l'émotion et l'attente.)

SCÈNE IX.

GEORGES, TIBERGE, entrant par la petite porte latérale de gauche, un portefeuille sous le bras.

TIBERGE, affectueusement.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur; je vous présente mon respect.

GEORGES.

Bonjour, Tiberge... vous cherchez monsieur Montjoye... Il va venir... je l'attends.

TIBERGE, déposant son portefeuille sur le bureau.

Eh bien, monsieur Georges, toujours mélancolique? pourquoi donc cela?... La vie vous sourit maintenant, et ce sera la consolation de mes derniers jours que de vous avoir vu heureux... avant de m'en aller retrouver votre pauvre père.

GEORGES.

Bon Tiberge! hélas! vous savez mieux que personne que le bonheur et moi nous ne pouvons habiter ensemble!

TIBERGE.

Rayez donc cela, monsieur, rayez donc cela... malheur n'est pas honte... hélas! vous êtes tout le portrait de votre père... Ce sont ces exagérations de point d'honneur et de délicatesse qui l'ont perdu!

GEORGES, lui prenant la main.

Oui, n'est-ce pas, Tiberge, vous qui l'avez bien connu?... Il était honnête homme, mon père! Et je puis, moi du moins, chérir, respecter sa mémoire que tant d'autres maudissent. (Il le fait asseoir à côté de lui sur le canapé.)

TIBERGE.

Oui, vous le pouvez, monsieur; je vous le garantis... j'ai vécu quinze ans à ses côtés, les quinze meilleures années de ma vie, et je vous atteste que jamais un acte d'une probité douteuse n'a tenté sa pensée... aussi je l'aimais, je l'adorais! et c'est moi pourtant qui lui ai porté le dernier coup.

GEORGES.

Vous, Tiberge?

TIBERGE, causant en vieillard, et s'attendrissant peu à peu.

Oh! bien innocemment, Dieu sait! Je revenais de bien loin, d'au delà des mers, du Brésil, où il m'avait envoyé pour surveiller ses intérêts... et ceux d'un autre... l'exploitation de cette mine fatale... mon arrivée, les détails que je lui donnai, firent tomber ses dernières illusions... et il en avait beaucoup... que mes lettres n'auraient pas dû lui laisser... mais plusieurs de ces lettres ne lui étaient pas parvenues, me dit-il. Je me souviens que pendant mon récit je le vis pâlir affreusement... pauvre homme!... Il se leva et fit quelques pas précipités... puis il vous envoya chercher, vous,... il vous embrassa longtemps... et me pria ensuite de vous emmener avec moi à la campagne, chez ma mère... car il savait que je vous aimais. Le lendemain, je revins seul... j'étais inquiet... comme j'entrais... comme je traversais le jardin, la fenêtre du cabinet de votre père était ouverte, je le vis et je crois qu'il m'aperçut lui-même... Car il se retira brusquement... et au même instant, j'entendis... oh! Dieu! (Il se frappe le front.) Le malheur était fait! il n'avait pu survivre à sa ruine!

GEORGES.

A son déshonneur... au mien!... (Il éclate en sanglots, la tête dans ses mains.)

TIBERGE, très-ému.

Non... non, monsieur! rayez cela! pas de déshonneur! entendez-vous, car il n'avait trompé personne, lui!

GEORGES.

Ah! qui le croira jamais, excepté moi?

TIBERGE, avec force, se levant.

Non! Il n'avait trompé personne! c'est lui qui avait été trompé, abandonné, trahi indignement, voilà la vérité... la sainte vérité!

GEORGES, se levant.

Comment... trompé... trahi... par qui?

TIBERGE, hésitant et tremblant.

Vous le saurez... un jour.

GEORGES.

Un jour!... mais si tu le sais, toi, comment peux-tu un seul instant laisser le crime d'un autre peser sur ma vie, sur mon cœur, sur une mémoire qui t'est sacrée? Sais-tu qu'en ce moment même, cette honte de mon nom est le seul obstacle qui me sépare du bonheur... d'un bonheur... à jamais irréparable s'il m'est enlevé?

TIBERGE.

C'est vrai?

GEORGES.

Je te le jure!

TIBERGE.

Eh bien!... ah! monsieur Georges, ma mort seule devait vous livrer ce secret... mais vos larmes, votre désespoir, les souffrances du fils après celles du père, quand le vrai coupable est là, impuni et triomphant....

GEORGES.

Le vrai coupable!... mais qui?... qui donc?

TIBERGE.

Ah! vous le soupçonnez... vous le devinez déjà... à mes angoisses... aux vôtres peut-être... car autour de lui il y a des innocents que j'aimais, que je respectais... comme vous...

GEORGES.

Ah! Dieu!

TIBERGE.

Eh bien, oui... l'auteur de la ruine de votre père... c'est...

GEORGES.

Eh bien?...

TIBERGE.

C'est celui chez qui nous sommes...

GEORGES.

Ah! malheureux... que me dis-tu là?

TIBERGE.

Il y a trop longtemps, monsieur, que ce fardeau charge ma conscience, et depuis que je vous vois, presque chaque jour, je ne

pouvais plus le supporter... et cependant... vous pardonnerez la faiblesse d'un vieillard... je reculais toujours devant cette cruelle révélation... devant toutes les tristesses qu'elles devaient entraîner pour moi et pour d'autres... mais du moins (indiquant la porte de son bureau) j'avais tout préparé pour qu'après ma mort... qui ne pouvait tarder beaucoup... la vérité vous fût connue... et vous n'allez pas en douter! (Il entre à gauche.)

GEORGES, seul.

Ah! c'est la foudre! ce coup est si imprévu, si terrible qu'il me laisse à peine maître de ma pensée. (A Tiberge qui rentre [1].) Mais es-tu sûr de ce que tu me dis?

TIBERGE, lui présentant des papiers.

Vous allez voir. Vous trouverez sous ce pli qui vous est adressé tous les renseignements que j'ai pu recueillir sur les manœuvres dont votre père a été victime. (Écoutant au fond.) Oui, c'est lui... il vient... laissez-moi seul avec lui, monsieur, vous avez besoin de vous remettre, et d'ailleurs, il faut que vous lisiez sans retard ces documents. Entrez là, dans mon bureau. Allez, mon enfant!

GEORGES, entrant à gauche.

Ah! quel rêve je fais!

SCÈNE X.

TIBERGE, puis MONTJOYE.

TIBERGE.

Ah! le devoir est dur quelquefois... mais c'est dit.

MONTJOYE, entrant du fond, une large enveloppe cachetée à la main.

Tiberge, il va falloir m'envoyer ceci chez monsieur de Rio-Velez... Eh bien, est-ce que Sorel n'est pas venu? (Il s'assied à son bureau.)

TIBERGE, montrant la porte de son cabinet.

Il est là... vous allez le voir tout à l'heure.

1. Tiberge, Georges.

MONTJOYE.

Là... et que fait-il?

TIBERGE.

Il lit un mémoire que j'avais rédigé dès longtemps à son intention.

MONTJOYE, roulant une cigarette.

Ah! et quoi de neuf ce matin, mon vieil ami?

TIBERGE, entre ses dents.

Du neuf, il y en a!

MONTJOYE.

Quoi de neuf, mon vieil ami?

TIBERGE.

Je ne suis pas votre ami, monsieur, je suis votre caissier, ou plutôt votre ex-caissier.

MONTJOYE.

Comment! que diable me chantes-tu là? tu me quittes?

TIBERGE.

Non, vous me chassez.

MONTJOYE.

Parce que?

TIBERGE, avec émotion.

Parce que je n'ai pu y tenir plus longtemps, monsieur, parce que ma conscience a éclaté malgré moi, parce que j'ai tout dit à M. Georges... (Montjoye se lève brusquement) et que les pièces qu'il lit là en ce moment lui apprennent le nom de l'homme qui a élevé sa fortune sur la tombe sanglante de son père!

MONTJOYE, marchant sur lui.

Tu as fait cela, toi!... misérable vieillard!

TIBERGE, avec fermeté.

C'est parce que je suis un misérable vieillard, monsieur, que j'ai voulu, avant de quitter ce monde, rendre hommage à la justice, à la vérité, et à celui qui en est la source. Vous ne croyez à rien!... moi, je crois à Dieu... tout vieux et tout misérable que je suis, c'est un avantage que j'ai sur vous!

MONTJOYE, dominant sa colère.

C'est bien ! j'avais plus d'une fois, monsieur Tiberge, entrevu vos ridicules soupçons et pressenti vos calomnies... M'expliquerez-vous comment un homme aussi consciencieux que vous a accepté pendant vingt ans les bienfaits de celui qu'il jugeait avec cette faveur ?

TIBERGE.

Monsieur, lorsque je suis entré dans votre maison, je ne soupçonnais aucun des faits qui, selon moi, vous accusent. Ce ne fut que longtemps après que le hasard fit tomber sous mes mains quelques-unes de mes lettres, datées du Brésil, celles que monsieur de Sorel, dans notre dernier entretien, m'avait déclaré n'avoir point reçues. D'autres indices achevèrent de m'éclairer. Dès cet instant, sans doute, j'aurais dû m'éloigner de vous... mais l'âge était venu... je fus faible... je restai... j'expie aujourd'hui ma défaillance par une des plus déchirantes angoisses qui puissent éprouver le cœur d'un homme.

MONTJOYE, s'asseyant, avec calme.

C'est bien. Mais puisque vous êtes si épris de la justice, vous trouverez juste, je suppose, de mettre celui que vous accusez en état de répondre, de lui préciser les griefs que vous osez articuler contre lui ?

TIBERGE.

Rien de plus équitable, en effet, monsieur. Le dossier dont monsieur Georges prend connaissance en ce moment contient quelques parties de ma correspondance datée du Brésil, et en outre un mémoire où j'ai relaté les véritables motifs qui ont amené, suivant moi, la ruine de monsieur de Sorel, le père. Or, monsieur, la ruine de monsieur de Sorel a été décidée le jour où vous avez tué vous-même l'entreprise dont vous aviez été le promoteur, en rompant une solidarité à laquelle vous n'aviez pas le droit de vous soustraire.

MONTJOYE.

Pas le droit ! quelle plaisanterie !

TIBERGE.

Non, monsieur, vous n'en aviez pas le droit, et voici pourquoi :

Quand vous avez obtenu de la délicatesse extrême de monsieur de Sorel la résiliation d'un acte de société qui vous enchaînait l'un à l'autre à tout risque, vous aviez entre les mains des documents particuliers que votre associé aurait dû connaître et qu'il ignorait. Vous saviez, par exemple, que l'entreprise ne pouvait désormais réussir que par une transformation complète, laquelle s'est opérée depuis, monsieur, mais à votre seul avantage, quand, après le désastre de votre ancien associé et de vos anciens actionnaires, vous avez racheté seul la mine aurifère pour y découvrir une mine de cuivre qui vous a enrichi. Voilà ce que je sais, monsieur, et ce que j'ai dit.

MONTJOYE.

C'est bien.

TIBERGE.

Ne désirez-vous rien de plus, monsieur ?

MONTJOYE.

Rien, je vous remercie, monsieur Tiberge.

TIBERGE.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur. (Il va sortir et s'arrête.) Dois-je quitter votre maison à l'instant, monsieur, ou attendre la liquidation fin courant ?

MONTJOYE.

Attendez mes ordres. (Georges entre à gauche. — Montjoye se lève. — Tiberge et Georges échangent un regard ; puis le vieillard sort.)

SCÈNE XI.

MONTJOYE, GEORGES[1]. Moment de silence.

MONTJOYE.

Monsieur de Sorel, permettez-moi de me flatter que vous estimez à sa juste valeur l'étrange communication qui vient de vous être faite, le témoignage d'un vieillard affaibli par l'âge, et surtout le témoignage d'un homme qui me paye vingt ans de bontés par une basse délation.

1. Georges, Montjoye.

GEORGES.

Monsieur, j'ai reçu moi-même de précieuses marques de votre bienveillance; ma gratitude... d'autres sentiments encore... me commandent vis-à-vis de vous une réserve de langage que je voudrais concilier avec mon devoir. Le témoignage rendu par ce vieillard, aux dépens de son repos, contre tous ses intérêts, ne saurait m'être suspect. Tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a écrit, il le croit... Pour moi, monsieur, ce que je crois, je vais vous le dire, en vous suppliant de pardonner au trouble où je suis toute parole malséante qui pourrait m'échapper.

MONTJOYE.

Parlez, monsieur.

GEORGES.

Un jour, monsieur, au début de votre vie, vous avez vu tout à coup votre fortune naissante, votre réputation, votre avenir tout près de s'engloutir dans un abîme entr'ouvert. Vous étiez jeune... qu'au milieu de vos anxiétés vous ayez cru permis, loyal, un trait de prévoyance dont vous ne pouviez deviner les conséquences terribles... je le veux, je le crois ... mais enfin, monsieur, l'avenir vous a éclairé... vous le savez maintenant! Au fond de cette action que vous jugiez innocente, il y avait la ruine de cent familles, le déshonneur et la mort désespérée d'un honnête homme!... (Très-ému.) Eh bien, je vous le demande, n'est-il pas juste de réparer cela?

MONTJOYE.

Veuillez vous expliquer. Je ne comprends pas.

GEORGES.

Monsieur, je vous supplie de me comprendre... Ce que je vous demande, je le sais, c'est un sacrifice héroïque... mais ne sentez-vous pas encore une fois que ma prière est légitime... que c'est à vous de changer en cris de bénédiction et de reconnaissance les outrages et les anathèmes qui ont accablé si longtemps et si injustement la mémoire de mon père?... Oui, je vous en supplie, monsieur, ayez ce noble courage... et, que je m'abuse ou non, pour moi, l'expiation aura dépassé la faute; elle m'aura créé des devoirs éternels envers vous... Et tout ce que je puis avoir dans le cœur

de dévouement, tous les efforts de ma vie, toutes mes espérances d'avenir, je vous consacre tout à jamais... je mets tout à vos pieds !

MONTJOYE.

J'ai dû, en effet, monsieur, pardonner beaucoup aux sentiments qui vous animent. Vous raisonnez juste, monsieur ; seulement, votre point de départ est faux ! votre point de départ est une calomnie, Je n'ai point trompé votre père ; son propre aveuglement, rebelle à tous mes avis, l'a seul perdu... je l'ai plaint... j'ai témoigné à son fils une sympathie dont je lui préparais peut-être des preuves plus sensibles encore... mais mon devoir s'arrête là ! et quand vous me demandez de me ruiner, moi, pour réparer les erreurs de votre père, de jeter dans le gouffre de sa faillite l'édifice tout entier de ma laborieuse fortune, vous me faites une proposition tellement insensée, que j'hésite à la croire sérieuse. En tout cas, je refuse. (Il passe devant lui [1].)

GEORGES, après un silence, se dominant avec peine.

Vous comprenez cependant, monsieur, qu'un devoir sacré m'est imposé dès ce moment, et vous me connaissez assez, j'espère, pour être convaincu qu'aucun sentiment, si puissant qu'il soit, ne se placera jamais entre ce devoir et moi. Je vous laisse, monsieur.... vous et moi avons besoin de recueillir notre pensée, notre courage... Dans deux jours, monsieur, j'aurai l'honneur de vous demander un moment d'entretien.

MONTJOYE.

Comme vous voudrez, monsieur, mais ma réponse est faite.

GEORGES.

Du fond de l'âme, monsieur, j'espère que non. Monsieur ! (Il le salue.)

MONTJOYE.

Votre serviteur, monsieur. (Cécile entre à droite et s'arrête interdite, à demi-voix :) Ma fille ! (Georges porte une main sur son cœur par un geste douloureux, salue profondément Cécile et sort.)

1. Montjoye, Georges.

SCÈNE XII.

MONTJOYE, CÉCILE.

CÉCILE.

Mon Dieu!... qu'y a-t-il donc? que s'est-il passé?

MONTJOYE.

Mon enfant, (il lui prend la main) du courage!... arme-toi de toute ta fermeté... nos projets sont rompus... et probablement rompus à jamais.

CÉCILE.

Oh! Dieu de bonté!

MONTJOYE.

Monsieur de Sorel se fait le complice aveugle d'une calomnie odieuse, dirigée contre mon honneur, en vue d'un intérêt électoral... Nous sommes désormais ennemis, ennemis mortels.

CÉCILE, douloureusement.

Oh! mon père!

MONTJOYE.

Voyons, ma chère petite, veux-tu me prouver ton affection? N'ajoute pas au chagrin que j'éprouve moi-même... pas de scène, pas de larmes, je t'en prie... va trouver ta mère, ma chérie, et envoie-la-moi... tu entends? envoie-moi ta mère!

CÉCILE.

Oui! (Près de sortir.) Ah! que je souffre! (Elle sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

MONTJOYE seul, puis L'HUISSIER.

MONTJOYE.

Pauvre enfant!... Allons! chassons cela! Oui, je veux en parler avec Henriette; elle est de bon conseil... je n'ai rien à craindre, sans doute, mais un éclat est toujours fâcheux; au surplus, si elle

ne peut rendre la raison à ce jeune homme, je m'en chargerai. En tout cas, dans deux jours l'élection sera faite... c'est l'important! (Apercevant sur son bureau l'enveloppe qu'il y a déposée.) Ah! au milieu de tout cela, j'allais oublier... (Il sonne, l'huissier entre.) Chargez un garçon de caisse d'aller porter cette lettre chez le marquis de Rio-Velez, et qu'il prenne un reçu.

L'HUISSIER.

Bien, monsieur. (Il prend la lettre et sort.)

MONTJOYE.

Un reçu... ce n'est pas trop l'usage pour les dettes de jeu!... mais avec ce gaillard-là... (Henriette entre à droite.)

SCÈNE XIV.

MONTJOYE, HENRIETTE.

MONTJOYE.

Ah! c'est vous, ma chère. Eh bien, vous avez vu Cécile... elle vous a dit...

HENRIETTE.

Que vous me demandiez, oui; mais j'allais venir, car, moi aussi, j'ai à vous parler.

MONTJOYE, la regardant avec étonnement.

Ah! et à quel sujet?

HENRIETTE, amèrement.

Non pas au sujet de la douleur, de la torture que votre tendresse a ménagée au cœur de votre enfant, car je sais encore à peine ce qui s'est passé; mais je devine... Il y a quelqu'une de vos trames... votre fille en est victime... peu importe!... Je sais depuis longtemps que vos enfants ne sont pour vous, comme moi-même, comme le monde entier, que des instruments de fortune ou de plaisir, que vous êtes prêt à briser dès qu'ils vous gênent!

MONTJOYE.

Henriette, prenez garde!

HENRIETTE.

Oh! je n'ai pas peur! Une mère qui défend la dignité, l'honneur de sa fille, ne se laisse pas aisément épouvanter.

MONTJOYE.

L'honneur de sa fille! Mais de quoi s'agit-il, enfin?

HENRIETTE.

Je sais depuis un moment le nom de la personne à qui vous réservez l'hospitalité chez vous, dans cette maison. Eh bien, j'espère encore que vous voudrez bien le comprendre, la place de cette personne n'est pas ici... dans la demeure de vos enfants.

MONTJOYE.

Ah! c'est une de vos visions. Vous prêtez une oreille trop complaisante à des bruits ridicules.

HENRIETTE.

Vrais ou faux, ces bruits partout répandus auraient dû vous interdire jusqu'à la pensée de réunir sous le même toit cette femme et votre fille!

MONTJOYE.

Henriette! je n'ai l'habitude ni de subir des leçons ni de céder à des caprices; je ferai ce qu'il me plaira. Je suis le maître chez moi, le plus libre des maîtres, et vous êtes plus que personne inexcusable de l'oublier.

HENRIETTE.

Ah! je vous entends... je n'ai pas ici plus de droits que cette femme elle-même!... je le pense comme vous! Vingt ans de larmes, d'expiation, n'ont pu réparer ma faute, si involontaire qu'elle ait été... je le sais... Vous avez vu si j'ai dévoré patiemment les outrages, les humiliations dont j'étais abreuvée... aussi, je ne me plains pas... je ne parle pas pour moi; mais autant vous m'avez trouvée résignée pour mon compte, autant pour le compte de ma fille vous me trouverez résolue et inflexible!... Je ne souffrirai pas cet indigne attentat à la pureté de mon enfant!... moi présente, moi vivante... cette femme n'entrera pas ici!

MONTJOYE.

Ah! vous devenez folle! Et qui l'en empêchera, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Moi! en disant tout, ma honte même, s'il le faut, à mes enfants, en les prenant pour juges! Ils choisiront entre nous deux! Faites-les appeler, si vous le voulez!

MONTJOYE [1], il fait rapidement quelques pas vers le fond comme pour appeler, puis s'arrêtant.

Mais savez-vous ce que vous demandez... ce que vous allez faire? car il faut que je mette un peu de raison dans votre démence. Vous n'ignorez pas que mes desseins, une fois arrêtés, s'exécutent sans retard. Ce qui va suivre, c'est une séparation immédiate, éternelle entre nous deux, le savez-vous?

HENRIETTE.

Je le sais; j'y suis résolue; je suis au bout de mes forces. Quoi qu'il arrive, je ne passerai pas une heure de plus dans cette maison.

MONTJOYE.

Soit! j'y consens, et même je l'exige; mais je veux encore vous protéger contre vous-même. Où est l'utilité d'un éclat scandaleux devant le monde, et surtout devant vos enfants? Ne pouvez-vous vous épargner, leur épargner à eux-mêmes, l'amertume de ce fol aveu que vous méditez? Ne suffit-il pas de leur dire qu'un grave dissentiment nous divise et nous détermine à vivre séparément?

HENRIETTE, accablée.

Comme vous voudrez.

MONTJOYE.

Je vous promets, d'ailleurs, formellement, de laisser chacun d'eux libre dans son choix.

HENRIETTE.

Je vous remercie.

MONTJOYE.

Vous êtes décidée?

HENRIETTE.

Oui.

1. Henriette, Montjoye.

MONTJOYE, ouvrant la porte du fond.

Dites à monsieur Roland et à mademoiselle Cécile que je les prie de venir à l'instant !

HENRIETTE, à part, douloureusement.

Mes enfants !

MONTJOYE.

Et comment vivrez-vous ? y avez-vous songé ?

HENRIETTE.

Je refuse vos bienfaits... Le peu que m'a laissé mon père, dans sa bonté si mal récompensée, me suffira... et devra suffire aussi à mes enfants... s'il m'en reste. C'est à la pauvreté que je les voue, je le sais... mais, j'espère qu'ils m'aiment assez pour l'accepter près de moi.

MONTJOYE, avec une ironie sombre.

Espérez-le !

HENRIETTE.

Ah ! vous en doutez, vous, n'est-ce pas ? Vous méprisez jusqu'à vos enfants ! moi, je les estime assez pour l'espérer.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ROLAND, CÉCILE[1]. Roland et Cécile entrent par le fond ; tous deux s'arrêtent interdits en comprenant d'un regard la violence des émotions qui agitent Montjoye et Henriette.

MONTJOYE, d'une voix brève et contrainte.

Mes enfants !... je vous ai fait appeler... une discussion pénible s'est élevée entre votre mère et moi... et elle s'est terminée par une résolution plus pénible encore, mais qui est devenue nécessaire... l'objet de notre malentendu doit vous demeurer étranger. Nous nous séparons. (Mouvement douloureux des enfants.) Nous nous séparons sans retour... Vôtre mère va quitter cette maison pour n'y

1. Henriette, Roland, Cécile, Montjoye.

plus rentrer... Si vous voulez suivre votre mère ou demeurer avec moi... c'est une question que chacun de vous est libre, entièrement libre, de décider à son gré.

HENRIETTE[1].

Dites tout... qu'ils sachent bien qu'avec vous ce sera la richesse, le luxe, toutes les joies accoutumées de leur vie; avec moi, la gêne, le travail... et pour toute joie... (avec une vive émotion) ma profonde tendresse. Parlez maintenant, mes enfants... mes chers enfants! (Moment de silence et d'anxiété. Roland et Cécile paraissent déchirés par de violents combats. Enfin, Cécile s'avance vers son père, et arrivée près de lui.)

CÉCILE.

Mon père, est-ce vrai?... est-ce possible?...

MONTJOYE.

Je vous l'ai dit, ma fille.

CÉCILE, lui baisant la main.

Adieu donc, mon père! (Elle va se jeter dans les bras de sa mère qui a suivi tous ses mouvements avec angoisse. Montjoye comprime avec peine une contraction de douleur.)

ROLAND, s'approchant de sa mère avec embarras.

Ma mère... comme Cécile, je suis prêt à vous suivre... mais le voulez-vous? Voulez-vous que je laisse mon père seul?

HENRIETTE.

Non... restez avec lui... (Elle le repousse doucement.) Toi, ma fille, viens... partons! (Elle emmène Cécile toute pleurante. — Elles sortent à droite.)

SCÈNE XVI.

MONTJOYE, ROLAND[2]. Montjoye s'assoit et détourne la tête, Roland s'approche de lui d'un air contraint.

ROLAND.

Mon père!

1. Henriette, Cécile, Roland, Montjoye.
2. Roland, Montjoye.

MONTJOYE, le regardant tout à coup avec sévérité [1].

Pourquoi n'avez-vous pas suivi votre mère, vous?

ROLAND.

Mon père?

MONTJOYE.

Parce que vous m'aimez, n'est-ce pas? (il se lève.) Non! parce que vous avez besoin d'argent... parce que vous avez des dettes... Vous êtes un lâche!

ROLAND, poussant un cri de douleur.

Ah! vous êtes mon père!... Mais parlez... à qui... à qui voulez-vous que j'aille prouver sur l'heure, à l'instant... que je ne suis pas... ce que vous venez de dire?

MONTJOYE, avec une effusion d'amertume et de colère.

Ah! mon Dieu! vous sauriez vous battre, n'est-ce pas? et vous croyez que c'est là tout, qu'il suffit pour avoir droit au nom d'homme de cœur, d'homme d'honneur, de savoir tenir habilement une épée ou un pistolet et hasarder au besoin une vie inutile?... qu'on peut d'ailleurs, pourvu qu'on ait ce mérite, se passer de tout autre... traîner de tripot en tripot une jeunesse hébétée, une précoce dépravation, une oisiveté imbécile... peu importe, n'est-ce pas? On est homme d'honneur... et malheur à qui oserait le contester! Eh bien, moi, je l'ose... j'ose vous dire que cela est honteux, que cela est lâche, entendez-vous? (il va s'asseoir à gauche.)

ROLAND, avec une fougue qu'il maîtrise à peine.

Mais enfin!... eh bien, oui, c'est vrai! je suis ce misérable que vous dites... et je rougis souvent moi-même de n'être rien, rien au monde en effet qu'un oisif insolent et puéril... mais que voulez-vous que je fasse, voyons? A quelle œuvre, à quel but, à quel avenir pourrais-je dévouer ma vie, quand depuis mon enfance, toute foi, toute conviction, toute illusion généreuse ont été flétries dans mon cœur par une raillerie impitoyable... quand les mots

1. Montjoye, Roland.

honneur, devoir, religion, patrie... que sais-je? n'ont jamais été prononcés devant moi qu'avec l'accent de l'ironie et du dédain? Eh bien, voyons, si je ne fais rien, si je n'aime rien, si rien ne peut éveiller dans mon âme glacée et vieillie avant l'âge... aucune des nobles ambitions de la jeunesse... si j'ai honte de moi et si je fais honte aux autres... à qui la faute? répondez, mon père... car, pour moi, je n'ose pas.

MONTJOYE, d'une voix sombre et profondément altérée; il s'est levé.

Mon fils, vous m'avez outragé! vous allez être puni. (Il va à son bureau et écrit quelques lignes; puis tenant à la main le billet qu'il vient d'écrire [1].) Que votre dette de jeu ne vous inquiète pas, elle est payée. Maintenant nous devons aussi nous séparer... vous apprendrez à vos dépens les vraies lois de la vie... je ne vous dois rien, Roland... Il y a entre votre mère et moi un secret douloureux qui, désormais, sera entre nous trois; vous êtes mon fils, mais la loi ne vous reconnaît point ce titre; vous teniez tous vos droits de ma seule volonté! En un mot, votre mère... n'est pas ma femme.

ROLAND, foudroyé.

Oh Dieu!... Dieu du ciel! (Il tombe sur un siége.)

MONTJOYE.

Je puis oublier un jour jusqu'à ce délire où vous vous êtes emporté... et vous rendre mon affection, mais pour longtemps nous devons nous quitter... votre existence est assurée... vous y ajouterez par votre travail si vous le jugez bon. Prenez ce billet. (Roland reçoit le billet sans le regarder.) Lajaunaye vous remettra en échange un titre de rente. Allez!

ROLAND, se lève lentement, regarde son père et déchire le billet.

Adieu, mon père! (Il s'éloigne.)

MONTJOYE.

Malheureux... et que feras-tu? où vas-tu?

1. Roland, Montjoye.

ROLAND, avec âme.

Je vais embrasser ma mère... et me faire soldat ! (Il sort par la droite.)

SCÈNE XVII.

MONTJOYE, seul. Il paraît un moment comme vaincu par l'émotion, puis se redressant énergiquement.

Allons ! tout cela n'est rien... soyons homme !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

1er TABLEAU.

LA CHAMBRE A COUCHER DE CÉCILE DANS L'HOTEL MONTJOYE.

Une chambre de jeune fille très-élégante, blanche et rose. Les meubles en tapisserie, à fond blanc. Étagères. Objets d'art. Un lit au fond à gauche, porte au fond. Porte latérale à droite, premier plan, recouverte d'une portière en tapisserie pareille aux meubles. Porte latérale à gauche, sur le second plan. Fenêtre praticable à droite, dans un pan coupé. A gauche une table; auprès de la table, un grand panier, avec quelques ouvrages de femme et un coussin en tapisserie posés dans la corbeille. Cheminée au premier plan, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTJOYE, L'HUISSIER. Montjoye entre par le fond, le chapeau sur la tête et une cravache à la main. L'huissier le suit, tenant un portefeuille et des dossiers.

L'HUISSIER[1].

La promenade a-t-elle fait un peu de bien à monsieur?

MONTJOYE, soucieux, dépose sa cravache sur la cheminée.

Un peu, oui. Mets cela sur cette table. Ici du moins j'aurai un peu de repos, je pourrai travailler. Tu ne me recevras d'ailleurs strictement que les personnes que je t'ai désignées: Lajaunaye, Sorel et Saladin, s'il arrive.

L'HUISSIER[2].

Monsieur Lajaunaye attend déjà monsieur depuis quelques minutes.

1. L'huissier, Montjoye.
2. Montjoye, l'huissier.

MONTJOYE.

Ah! Eh bien, tu vas le faire entrer... A propos, Joseph, pas de dépêche de Chantilly? tu es sûr?

L'HUISSIER.

Non, monsieur, rien encore.

MONTJOYE.

C'est bizarre!... (Avec contrainte.) Et, dis moi, tu as exécuté mes instructions?

L'HUISSIER.

Relativement à ces dames? Oui, monsieur. Avant-hier soir, en quittant l'hôtel, ces dames, accompagnées de la vieille bonne de mademoiselle, se sont d'abord rendues au couvent de la rue Notre-Dame-des-Champs. Hier matin, elles ont pris un petit logement à peu de distance, rue de l'Ouest, où monsieur Roland est allé les rejoindre.

MONTJOYE.

Rue de l'Ouest... le numéro?

L'HUISSIER.

Quatre-vingt-cinq.

MONTJOYE.

C'est bien! Jusqu'à nouvel ordre, Joseph, et pour tout le monde sans exception, ces dames et monsieur Roland sont en voyage... tu m'entends! Ta fortune en dépend. Va! (Joseph sort; la porte reste ouverte. — Montjoye seul.) Ah! ce silence de Saladin est vraiment inconcevable... Aurait-il appris?... (Entre Lajaunaye.)

SCÈNE II.

MONTJOYE, LAJAUNAYE, tenant une boîte de pistolets, qu'il dépose au fond sur un meuble.

MONTJOYE[1].

Ah! bonjour, mon ami... Je te remercie de ton empressement...

1. Lajaunaye, Montjoye.

LAJAUNAYE.

Aussitôt ton billet reçu, je suis accouru. Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc? Tu te bats ce matin?

MONTJOYE.

Mon Dieu! j'espère que non... mais enfin, c'est possible... Figure-toi que ce malheureux Sorel, donnant follement dans de vieilles calomnies réveillées ces jours-ci par une intrigue électorale, me cherche querelle à propos de la faillite de son père!

LAJAUNAYE.

Bah!... Sorel?...

MONTJOYE.

Positivement! Nous devons avoir ce matin une explication décisive à ce sujet. J'ai l'intention très-formelle de traiter ce garçon paternellement... Mes précédents en matière de duel m'en donnent le droit, et même m'en font un devoir... mais enfin il peut me pousser à bout, et, dans ce cas-là, je désire que l'affaire se termine immédiatement. Nous irons au plus près... et comme il ne sait pas tenir une épée... Tu as apporté tes pistolets?

LAJAUNAYE.

Les voilà.

MONTJOYE.

Je ne les connais pas... nous pourrons nous en servir. Maintenant, je te serais obligé d'aller chercher Ferrière... vous attendrez tous deux dans le salon le résultat de notre conférence, qui d'ailleurs sera pacifique, car je le veux sincèrement.

LAJAUNAYE.

Je t'en prie... pour ma part... Eh bien, je vais chez Ferrière, et je le ramène.... Mais comment te trouves-tu ici chez ta fille, toi? Tu as éloigné ces dames!

MONTJOYE.

Cela n'a pas été nécessaire... elles sont parties avant-hier avec Roland pour un petit voyage dans le Midi.

LAJAUNAYE.

Ah!

MONTJOYE.

Oui, et j'ai profité de la circonstance pour me réfugier ce matin dans l'appartement de ma fille, qui est le seul d'où l'on n'entende pas le bruit infernal d'ouvriers, de tapissiers, qui se fait au second.

LAJAUNAYE.

Ah! pour l'emménagement de ta nouvelle locataire. Eh! eh! dis donc, toi, à propos...

MONTJOYE, sérieux; il s'est assis à droite.

Quoi, mon ami?

LAJAUNAYE.

Tu pratiques tes théories en grand, toi; carrément, la!

MONTJOYE.

Quelles théories?

LAJAUNAYE.

Mais celles que tu nous prêchais encore il y a deux jours au cercle. Le mariage, disais-tu, est une institution mythologique qui a fait son temps, et qui va disparaître comme tant d'autres... Voyez la libre Amérique, toujours en avance sur la routine européenne! Les mormons sont les pionniers de l'avenir, etc. Car je n'oublie aucune de tes paroles, moi, mon cher... je les burine!

MONTJOYE, sèchement.

Tu as tort!...

LAJAUNAYE.

La seule différence entre nous, c'est que tu as le courage de tes opinions, et que je n'ai pas le courage des miennes... Ainsi moi, je trompe, je trahis ma femme... ça fait peur!... et avec cela, je te l'avoue, je l'aime... je l'aime uniquement!... C'est mon imagination qui m'égare... mais le cœur est tout pour elle... Là-dessus... je me sauve... car tu me dirais encore que je suis fini!...

MONTJOYE, le retenant par la main.

Et tu n'as pas de nouvelles de mon élection, toi, par hasard?...

LAJAUNAYE.

De ton élection?... Tiens, au fait, j'oubliais... mais c'est à toi que j'en demanderai, mon cher... Comment! tu ne sais rien?...

MONTJOYE.

Absolument rien... Le dépouillement des votes a dû avoir lieu hier dans la soirée... J'attendais une dépêche ce matin dès l'aurore... Je ne comprends pas le silence de Saladin... à moins qu'il ne vienne lui-même... (Écoutant et faisant un pas vers la porte.) Tiens, c'est peut-être!... (Entre Joseph portant un petit paquet enveloppé dans un cornet de papier blanc.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'HUISSIER[1].

MONTJOYE.

Quoi donc?

L'HUISSIER

C'est le concierge à qui on vient de remettre ceci pour monsieur... une dame voilée, m'a-t-il dit...

MONTJOYE.

Ah! bien! (Il lui fait signe de le poser sur la table. Joseph sort.)

SCÈNE IV.

MONTJOYE, LAJAUNAYE[2].

LAJAUNAYE, s'approchant de la table.

Eh bien, dis donc, encore une... décidément, tu mènes gaillardement ton veuvage, toi!... C'est un bouquet, ça!...

MONTJOYE.

Bah! je ne sais ce que c'est!

LAJAUNAYE.

Oui... oui... Ah! pionnier de l'avenir... va... Ah çà! je cours chez Ferrière... mais, je t'en prie, que cela tourne bien.

1. L'huissier, Montjoye, Lajaunaye.
2. Lajaunaye, Montjoye.

MONTJOYE.

Oui!... (Lajaunaye sort.)

SCÈNE V [1].

MONTJOYE seul. Il vient s'asseoir près de la table et défait lentement l'enveloppe qui renferme un bouquet de violettes. Il regarde un moment le bouquet, puis se détourne, la tête appuyée sur sa main. L'instant d'après il approche les fleurs de ses lèvres en murmurant à voix basse :

Pauvre fillette!... (Puis comme luttant contre sa faiblesse, il pose le bouquet sur la table et se lève.) Ah! (Il fait quelques pas dans la chambre en s'arrêtant çà et là, avec émotion, devant le lit aux rideaux blancs, les étagères, les meubles familiers qui lui rappellent sa fille.) Elle a tout laissé... tout!... Je ne veux pourtant pas qu'elle souffre trop!... (Il aperçoit les bijoux de Cécile déposés dans une coupe sur un petit meuble.) Ses bijoux, par exemple, je veux qu'elle les ait!... (Il prend les colliers, les bagues, les bracelets, et vide la coupe sur la table.) Et puis ses ouvrages commencés... (Il prend dans la corbeille un ouvrage de tapisserie pareil au meuble de la chambre.) Comme elle travaille!... Tout ici est de sa main... Les goûts de sa mère!... (Il s'assoit et rassemble les bijoux épars sur la table.) Oui! je vais lui faire un paquet de tout cela... pour répondre à son petit souvenir... Pauvre enfant!... (Il se retourne à un bruit de pas, et aperçoit la marquise de Rio-Velez. Son front se contracte; puis il se maîtrise et se lève en souriant.)

SCÈNE VI.

MONTJOYE, LA MARQUISE.

MONTJOYE, allant à elle avec grâce.

Comment!... C'est vous?...

LA MARQUISE.

Si vous permettez! j'ai su que vous étiez seul chez vous... et j'ai pris la liberté de venir vous serrer la main en voisine!

1. Musique.

MONTJOYE.

Vous êtes charmante!

LA MARQUISE.

J'ai eu quelque peine à vous découvrir... et même on ne voulait pas me laisser entrer... Mais pourquoi donc ici?...

MONTJOYE.

Faut-il vous l'avouer? à cause du bruit que vos gens font là-haut!...

LA MARQUISE[1].

Ah! que je suis désolée... mais cela va finir... elle est gentille du reste cette chambrette... (Avisant les bijoux.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que tout ça... toute cette orfévrerie... (Elle s'assoit près de la table.)

MONTJOYE, d'un ton contraint.

Les bijoux de ma fille que je m'amusais à regarder.

LA MARQUISE.

Il y en a de jolis... (Elle examine avidement les bijoux. Montjoye la regarde faire avec ennui.)

MONTJOYE.

Oui, n'est-ce pas?...

LA MARQUISE, maniant un collier.

Des perles!... vraies?...

MONTJOYE.

Mais sans doute.

LA MARQUISE, avec un caquetage d'enfant.

Je n'ai jamais porté de perles... cela m'irait-il?... si j'essayais? (Elle se lève en tenant le collier comme pour aller l'essayer devant une glace.)

MONTJOYE, l'arrêtant.

Oh! avec cette toilette du matin!... et puis cela n'irait pas à votre teint... (Il lui retire doucement le collier.)

LA MARQUISE, le regardant un peu irritée.

Vous croyez?

1. La Marquise, Montjoye.

MONTJOYE.

J'en suis sûr!

LA MARQUISE, se rasseyant avec dépit.

Savez-vous qu'on gèle dans cette chambre!... (Elle saisit le coussin de tapisserie qui est dans le panier de Cécile, le jette sur le parquet et y pose ses pieds. Le visage de Montjoye témoigne une contrariété violente.) Ce voyage de votre famille s'est improvisé bien brusquement, dites-moi?...

MONTJOYE.

Oh! une fantaisie!...

LA MARQUISE.

Irez-vous les rejoindre?

MONTJOYE.

Non...

LA MARQUISE, riant tout à coup.

Mais, mon Dieu! que vous êtes donc absurdement niais et désagréable ce matin! Qu'est-ce qu'il y a?... vous attendez quelqu'un... je vous gêne... quoi?...

MONTJOYE.

Non!... excusez ma maussaderie... tout simplement je suis sans nouvelles de mon élection... qui doit être achiterminée à l'heure qu'il est... J'attends Saladin avec une impatience fébrile... je suis inquiet... je suis aux écoutes... voilà tout!...

LA MARQUISE.

Ah! c'est une raison... Eh bien, je vais vous laisser, moi! (Elle se lève emportant le bouquet de violettes qu'elle a pris en jouant sur la table [1].)

MONTJOYE.

Vous seule pourtant pouviez me charmer ces moments d'attente... (Il lui baise la main et lui reprend le bouquet.) Pardon! c'est de ma fille!

LA MARQUISE.

Ah!...

MONTJOYE.

Mais j'entends une voiture dans la cour. (Il s'approche vivement de

1. Montjoye, la Marquise.

la fenêtre.) Oui, ma foi !... c'est Saladin... enfin, je vais savoir à quoi m'en tenir...

LA MARQUISE[1].

Ah! je suis curieuse moi-même de connaître le résultat... je parie pour... une discrétion... voulez-vous?... (Elle remonte.)

MONTJOYE.

Certainement. Mais pardon, chère marquise, il serait peut-être bon qu'en l'absence de ma famille on ne vous trouvât pas chez moi. (Montrant la porte à gauche.) Ce couloir vous conduira dans le salon... si vous voulez bien...

LA MARQUISE.

Comment! je ne puis pas être en visite chez vous? chez mon propriétaire?

MONTJOYE, avec impatience.

Pas dans cette chambre... non...

LA MARQUISE.

C'est une insulte!

MONTJOYE.

C'est une prière.

LA MARQUISE.

Je ne comprends pas...

MONTJOYE, il marche sur elle avec colère, puis s'arrêtant tout à coup, il dit d'une voix ferme et basse.

Je vous prie de sortir... comprenez-vous?

LA MARQUISE. Après un peu d'hésitation, fléchissant tout à coup sous le sentiment de la honte, elle recule vers la porte et dit avec émotion, d'une voix sourde.

Ah! Dieu! (Elle sort.)

1. La Marquise, Montjoye.

SCÈNE VII.

MONTJOYE seul, puis SALADIN.

SALADIN, au dehors, gaiement.

Mais où se cache-t-il donc? (Entrant.[1]) Où te caches-tu donc, grand homme? victoire! mon cher... j'ai voulu te l'annoncer moi-même... embrasse-moi!

MONTJOYE, se dégageant de son accolade.

Vrai?... je suis nommé?

SALADIN.

Parole!... 18,000 voix!... une élection de première classe!...

MONTJOYE.

M'y voilà donc!... Eh bien, franchement, je suis ravi... et je te remercie cordialement de tes bons offices, mon ami!

SALADIN.

Remercie-toi toi-même, mon ami... car c'est ta généreuse résolution, c'est le mariage de Sorel avec ta fille qui a tout enlevé... j'ai couru le pays pour en répandre la nouvelle... un millionnaire qui donne sa fille à un pauvre diable d'honnête homme, simplement... ça prend tout le monde, ça!... Eh bien, où sont-ils, ta femme, ta fille, Georges? je veux les embrasser tous... c'est ma récompense, et je la veux!...

MONTJOYE.

Mon ami, il faut que tu l'attendes un peu... ces dames sont parties pour quelques jours... je te conterai cela... quant à Sorel... imagine-toi... mon ami...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, L'HUISSIER.

L'HUISSIER.

C'est monsieur de Sorel, monsieur.

1. Montjoye, Saladin.

SALADIN, faisant un mouvement vers la porte.

Ah! ce cher Georges!...

MONTJOYE, l'arrêtant.

Non... permets... (Il le prend à part.) Mon cher ami, en deux mots, les calomnies inventées par la cabale sont arrivées jusqu'à ce pauvre Georges, et lui ont monté ridiculement la tête... il est inutile de te le dissimuler... nous devons nous expliquer ce matin... entre là... (Il lui montre la porte du second plan à droite.) Dans le boudoir de Cécile... il n'y a qu'une portière, je t'autorise à écouter... tu jugeras toi-même de la modération que j'apporte dans cette malheureuse affaire... et au besoin tu interviendras pour rendre la raison à cet enfant...

SALADIN, éperdu d'étonnement.

La raison... est-il possible!... depuis deux jours... ah! mon Dieu! mon Dieu!... que me dis-tu là?

MONTJOYE.

Va, mon ami, va... (Saladin entre à droite. — A l'huissier :) Fais entrer.

SCÈNE IX.

MONTJOYE, puis SOREL.

MONTJOYE, seul, regardant la porte du boudoir.

Il fallait qu'il l'apprît, et le meilleur moyen de l'avoir pour allié, c'est de le prendre franchement pour confident... (Entre Sorel. Ils se saluent. Montjoye reprend avec une grâce courtoise [1].) Monsieur de Sorel, je déplore plus que jamais en ce moment le malentendu qui nous divise; en d'autres temps, je vous aurais reçu à bras ouverts, car je viens d'apprendre à l'instant le succès de mon élection à Tréval... Du moins cette heureuse circonstance, d'autres raisons encore (il joue avec le bouquet de violettes qu'il a pris sur la table) me disposent envers vous à un esprit de conciliation affectueuse, qui sera contagieux, je l'espère... Je me flatte d'ailleurs que ces deux jours

1. Montjoye, Georges.

de calme réflexion vous auront préparé vous-même à plus de justice et de vérité.

GEORGES, très-grave.

Ces deux jours de réflexion ont, en effet, modifié mes projets, monsieur ; mais, je dois vous le dire, mes projets seuls ont changé. Pour le reste, tout, depuis deux jours, tout a fortifié chez moi la certitude que dans le malheur auquel mon père a succombé il y a eu une victime et un coupable.

MONTJOYE. Il fait un mouvement qu'il réprime aussitôt.

Vous vous trompez, monsieur!

GEORGES.

Mon premier dessein était, vous l'avez compris, d'exiger de vous la seule réparation qui soit possible aujourd'hui, la réhabilitation de mon père et de mon nom, et si je ne pouvais l'obtenir de votre conscience, de la demander à la loi.

MONTJOYE.

A la loi!... Est-ce sérieux? voyons! Pouvez-vous supposer un instant qu'il se trouve une loi, un tribunal au monde pour sanctionner des prétentions aussi inconcevables, aussi peu fondées que les vôtres?

GEORGES.

Peut-être!... En tout cas, j'ai renoncé à ce dessein. Pour vous atteindre, il fallait frapper deux existences qui me sont sacrées, il fallait étouffer dans mon cœur des sentiments qui me restent bien chers, tout désespérés qu'ils sont. Mon courage ne s'est pas trouvé à la hauteur d'un devoir si rigoureux. J'ai résolu de partir, d'aller vivre et mourir loin de la France, loin de l'Europe, et de vous laisser jouir en paix de votre prospérité; je n'y mets qu'une condition.

MONTJOYE, passant devant lui.

Une condition?... Enfin! j'ai fait vœu de patience, achevez.

GEORGES[1].

Au nom de cette pauvre mémoire que je renonce à défendre

1. Georges, Montjoye.

j'aurai du moins accompli une bonne action!... (Se rapprochant et baissant la voix.) Ce que je vous demande, c'est de rappeler près de vous ceux que vous avez chassés, et de leur assurer la situation, les droits, le bonheur dont ils sont dignes.

MONTJOYE, troublé, incertain, et jetant un regard inquiet du côté du boudoir.

Monsieur! (A part.) Que peut-il savoir?

GEORGES.

Oh! n'accusez personne. La mission que je remplis, je me la suis donnée moi-même. Je n'ai reçu aucun message et même aucune confidence. Quelques vagues paroles échappées un jour aux anxiétés d'une mère m'avaient dès longtemps fait pressentir la vérité. Hier, son désespoir me l'a, malgré elle, livrée tout entière... Eh bien, promettez-moi sur l'honneur l'acte de justice que je vous demande, et, sur l'honneur, je pars à l'instant pour jamais!

MONTJOYE, avec une colère fiévreuse.

Monsieur, en touchant à ma vie privée, vous excédez votre droit et ma patience; je vous prie de vous taire et de vous retirer.

GEORGES, s'emportant.

Comment!... grand Dieu! quand je vous montre, pour mon compte, une telle abnégation... Mais enfin, vous qui parlez de patience, croyez-vous donc que la mienne soit sans limites? Ce secret, après tout, ce secret de votre vie, il ne m'a pas été confié... j'en suis le maître... et s'il m'échappait, ne craignez-vous pas que le monde ne juge, par ce seul trait, votre existence tout entière... vos effrayantes doctrines... qu'en voyant le mépris que vous faites de toutes ses lois, de tous ses respects... (Saladin est sorti du boudoir, il écoute sans être vu.)

MONTJOYE.

Ah! (Il jette violemment le bouquet.)

GEORGES.

En voyant la mère de vos enfants, et vos enfants eux-mêmes condamnés, par votre implacable égoïsme, à la marge flétrissante du Code!...

MONTJOYE, saisissant sa cravache et le menaçant.

Ah! taisez-vous, monsieur, ou prenez garde!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, SALADIN, s'élançant, arrachant la cravache à Montjoye et la jetant à terre.

SALADIN [1].

Prends garde toi-même!... (Après la première minute de stupeur, il reprend.) Un seul mot... est-ce vrai?... (Montjoye ne répond pas.) Oui. Eh bien, alors, je crois tout! tout est vrai!... et tu m'as fait ton complice... Ah! (Il fait un geste de menace dans l'élan de sa colère.) Mais j'ai mangé ton pain, et je veux m'en souvenir encore... quoique jamais bienfaits n'aient été aussi chèrement expiés. Ainsi, voilà ce que tu es!... tu me l'avais dit, je te rends cette justice, tu me l'avais dit le jour où j'ai eu le malheur de subir tes bontés... mais je ne te croyais pas!... je ne te comprenais pas d'ailleurs... je comprends maintenant!... oui, c'est vrai! tu es bien en effet un de ces hommes forts, un de ces libres et puissants esprits dont ce siècle n'est pas avare... pour qui tout est superstition, niaiserie, préjugé sous le soleil, excepté la grande morale, la morale du succès! La justice, l'honneur, la conscience, Dieu:.. poésie et enfantillage que tout cela!... pourvu que la loi positive... que la police soit satisfaite, tout est bien!... Les simples et les faibles s'avancent péniblement dans l'âpre chemin de la vie, entravés à chaque pas par quelque scrupule, par quelque respect, par quelque révolte du cœur ou de la conscience... Les forts passent pendant ce temps-là, les écrasent et arrivent! Les faibles sentent leurs yeux se mouiller et leurs plus mauvaises passions s'éteindre à la seule pensée de leur mère, de leur femme ou de leur enfant... Les forts iraient à leur ambition ou à leur plaisir sur le corps de leur père.. sur l'honneur de leur fille!... Quoi encore?... qu'un mot, qu'un cri, qu'un lambeau de soie déchiré fasse battre leur cœur, les faibles s'en vont mourir pour leur foi ou pour leur pays... pendant que les forts spéculent sur le danger public et joueront à la hausse jusque sur les ruines de la patrie! voilà l'espèce!... Eh bien, sois heureux!

1. Georges, Saladin, Montjoye.

Quant à moi, plutôt que d'acheter à un tel prix les joies et les gloires de ce monde... j'aimerais mieux mourir de faim... comme je mourrai demain... dans la boue du ruisseau... avec le ciel sur ma tête... avec un peu de foi et d'espérance dans le cœur!

MONTJOYE, froidement; il s'est assis à droite.

En m'infligeant cette tirade, Saladin, tu n'as pas été, je suppose, sans en prévoir les conséquences?

SALADIN.

Non-seulement je les ai prévues, mais je les réclame, et immédiatement! Quand ceux qui t'ont nommé apprendront que j'ai volé indignement leurs suffrages, je veux qu'ils apprennent en même temps que j'ai été ta dupe et non ton complice. Ainsi, quand tu voudras!... Monsieur Georges, vous serez mon témoin!...

GEORGES.

Pardon, monsieur Saladin, je sens tout ce qu'il y a de généreux dans votre intervention; mais je ne puis l'accepter. (A Montjoye[1].) Vous m'avez menacé, monsieur, d'une offense odieuse : je vous en demande raison.

MONTJOYE.

Voyons, messieurs, tâchez de vous entendre!

SALADIN.

Georges! je vous en supplie!... au nom de...

GEORGES, l'interrompant.

Voulez-vous me déshonorer?... (Saladin, désespéré, cache sa tête dans ses mains.)

MONTJOYE.

Mes témoins, monsieur, sont à la disposition des vôtres.

GEORGES.

Je ne les ferai pas attendre, monsieur... je m'étais moi-même préparé à tout. Je vous salue, monsieur!

MONTJOYE.

Votre serviteur, monsieur! (Georges sort.)

1. Saladin, Georges, Montjoye.

SCÈNE XI.

MONTJOYE, SALADIN. Après un court silence, Montjoye prend son chapeau et va pour saisir la boîte de pistolets; Saladin s'approche vivement et lui serrant les bras avec énergie.

SALADIN.

Tu vas faire cela ?... le fils après le père? (Le regardant dans les yeux.) Mais tu es donc bien sûr qu'il n'y a pas de bon Dieu ?...

MONTJOYE.

Nous allons voir! (Il prend ses pistolets et sort. — Saladin pousse un gémissement, et tombe accablé sur un fauteuil.)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

2e TABLEAU.

Musique pendant le court entr'acte. — Même décor qu'au tableau précédent.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTJOYE, entrant brusquement par le fond, le chapeau sur la tête. Il est très-pâle et défait. Il ôte ses gants avec un air de sombre préoccupation, et passe à plusieurs reprises la main sur son front. Puis il fait quelques pas dans la chambre, s'arrête soudain, et s'appuyant sur un meuble, il dit d'une voix basse :

MONTJOYE.

On étouffe ici !... (Il va à la fenêtre, l'ouvre et respire avec force. Entre Lajaunaye.)

SCÈNE II.

MONTJOYE, LAJAUNAYE.

MONTJOYE.

Eh bien?

LAJAUNAYE.

Très-dangereusement... j'ai peur!...

MONTJOYE, douloureusement[1].

Ah! (Il tombe sur le canapé.)

LAJAUNAYE, derrière le canapé.

On hésite même à le transporter,... mais pour le cas où l'on s'y déciderait, j'accours prendre tes instructions... Sa demeure est ici ?

1. Lajaunaye, Montjoye.

MONTJOYE.

Eh bien, sans doute!... c'est ici qu'on doit l'amener... Je quitterai l'hôtel, si on le juge convenable.

LAJAUNAYE.

Mais ces dames?... Ne crains-tu pas... Quand reviennent-elles?

MONTJOYE, se levant [1].

Oh! de ce côté, aucun danger!... je ne les attends pas de si tôt... leur voyage, suivant toute apparence... (Il s'interrompt brusquement, la porte du fond s'est ouverte, et Cécile paraît.) Ma fille!... (Il jette un regard à Lajaunaye.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, CÉCILE [2].

MONTJOYE.

C'est toi, mon enfant!... (Il la regarde avec anxiété et lui tend les bras en hésitant.)

CÉCILE, accourant et embrassant Montjoye.

Mon père!...

MONTJOYE, à Lajaunaye.

Eh bien!... va, mon ami... fais tout pour le mieux... c'est entendu!...

LAJAUNAYE.

Oui, mon ami... Mademoiselle!... (Il salue Cécile et sort.)

SCÈNE IV.

MONTJOYE, CÉCILE.

CÉCILE, le regardant les larmes aux yeux et les mains dans ses mains.

Mon père!...

1. Montjoye, Lajaunaye.
2. Montjoye, Cécile, Lajaunaye.

MONTJOYE, l'interrogeant du regard avec angoisse.

Tu es venue... me voir? Il n'y a rien de nouveau...

CÉCILE.

Rien, mon père... j'avais épuisé mon courage... et mes larmes... ma mère aussi... et je suis venue... voilà tout! Oh! j'avais si peur!...

MONTJOYE.

C'est vrai... tu trembles! pauvre petite!... remets-toi, remets-toi. (Il la fait asseoir, elle défait son chapeau qu'elle pose sur la table.) Je ne t'oubliais pas non plus... (S'asseyant sur un tabouret, devant sa fille.) Tiens! vois!... j'avais rassemblé tes bijoux... pour te les envoyer, en échange de tes violettes... qui m'ont bien touché...

CÉCILE, lui tenant la main.

Merci... mais je voudrais... j'espère... quelque chose de plus!...

MONTJOYE.

Quoi? parle!... (Il regarde autour de lui et écoute sans cesse avec inquiétude.) Mais j'ai peur que tu n'aies froid... cette fenêtre ouverte... (Il va fermer la fenêtre et revient.) Voyons, parle[1]!...

CÉCILE, qui s'est levée.

Oh! oui... j'espère maintenant... après ce bon accueil... car je vois que vous m'aimez vraiment!

MONTJOYE, dont la voix se brise.

Oui, je t'aime!... laisse-moi t'embrasser, veux-tu? (Il l'embrasse avec une sorte de désespoir.)

CÉCILE.

Mon père chéri.... Eh bien, n'est-ce pas que j'avais raison... tout à l'heure, quand je disais à ma mère... qui voulait me retenir : non... je veux essayer... je veux tenter... je suis sûre qu'il souffre comme nous...

MONTJOYE, d'une voix sourde, comme à lui-même.

Oui!...

1. Cécile, Montjoye.

CÉCILE.

Que ces deux jours de solitude lui auront appris combien il nous aimait... sans le savoir peut-être!... car les hommes quelquefois ne sentent pas toute la force des liens qui les attachent à leur foyer, à leur famille, à leurs douces habitudes de chaque jour... Mais en se trouvant seul dans cette maison abandonnée, en n'entendant plus aucun de ces bruits familiers qui lui disaient à chaque instant : il y a là quelqu'un dont tu es l'âme et la vie... il y a là une consolation toute prête si tu souffres, un sourire tout prêt si tu es heureux... une caresse, si tu en veux!... Ah! tu pleures!... tu pleures!... Tu vois bien que j'avais raison... (Elle lui serre les mains en le regardant avec tendresse.)

MONTJOYE, profondément troublé.

Enfin... que veux-tu? car tu obtiendrais beaucoup de moi, je te l'avoue... je t'aime plus que je n'aurais cru... c'est vrai... et je ne veux pas que tu me maudisses... N'est-ce pas, mon enfant, que tu ne me maudiras pas... jamais... quoi qu'il arrive?...

CÉCILE.

Moi? oh! grand Dieu! mon père!...

MONTJOYE, voyant la porte s'ouvrir, s'écrie brusquement avec une sorte de terreur.

Qui vient là?... (Entre Saladin.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, SALADIN[1].

SALADIN, d'une voix brève.

Pardon, mademoiselle!.. Un mot seulement, mon ami, je te prie... (Montjoye s'approche de Saladin, qui le prend à part et lui dit :) Éloignez votre fille le plus tôt possible... vous comprenez! dans quelques minutes il sera ici...

MONTJOYE, à part.

Dieu!... (Haut, avec calme.) Oui, mon ami... c'est entendu, va!

1. Cécile, Montjoye, Saladin.

SALADIN, affectant la tranquillité.

Au revoir, mademoiselle!... (Il sort.)

SCÈNE VI.

MONTJOYE, CÉCILE[1].

CÉCILE, inquiète.

Il n'arrive rien, n'est-ce pas?

MONTJOYE.

Rien, mon enfant... une affaire de Bourse urgente... (Avec une anxiété fiévreuse qui redouble à chaque instant.) Eh bien, ma fille, nous allons sortir, n'est-ce pas? c'est ce que tu veux?... soit!... Partons!... allons!...

CÉCILE, joyeuse[2].

Chez ma mère?...

MONTJOYE, lui donnant son écharpe.

Oui, chez ta mère... viens... ne la faisons pas attendre!...

CÉCILE.

Oh! vous êtes bon... et qu'elle va être heureuse... mais une minute encore, je vous en prie... et puisque votre cœur s'est ouvert pour moi...

MONTJOYE.

Mais, quoi... quoi donc? (Il prête l'oreille avec un trouble croissant.)

CÉCILE.

Il y a encore quelqu'un... qui vous a offensé... et qui souffre!...

MONTJOYE.

Ton frère... je lui pardonne... viens, ma fille!...

CÉCILE.

Un autre encore...

1. Cécile, Montjoye.
2. Montjoye, Cécile.

MONTJOYE, d'une voix sourde.

Qui donc?...

CÉCILE.

Lui!... oh! je suis sûre qu'un mot de moi le ramènerait à vos pieds... dans vos bras!... Mon père... permettez-le-moi... ne me rendez pas le bonheur à demi... je l'aime tant... Et souvenez-vous que si je l'aime, que si toute la vie de mon cœur est à lui... c'est vous qui l'avez voulu... Et je vous le dis... je vous l'avoue, sans lui... je crois... je sens que je ne vivrai pas!

MONTJOYE.

Oui, nous verrons, je te promets... oui, nous allons en parler chemin faisant... mais viens... je t'en prie... songe que ta mère nous attend... (Il s'aperçoit que Cécile ne l'entend pas; elle écoute des rumeurs qui se font entendre au dehors.)

CÉCILE.

Quel est donc ce bruit dans la rue, mon père?

MONTJOYE.

Rien... je n'entends rien!...

CÉCILE.

Mais... si... écoutez... des cris... un bruit de foule... vous n'entendez pas?

MONTJOYE.

Quelque accident peut-être... (Arrêtant Cécile avec désespoir.) Ne va pas voir cela, je t'en prie!... (Les rumeurs redoublent et se rapprochent.)

CÉCILE.

Mais, c'est dans la cour, maintenant... Mon Dieu, que se passe-t-il donc?... vous avez l'air, vous-même, troublé... inquiet... ah! je veux voir!... (Elle court à la fenêtre.)

MONTJOYE.

Je t'en prie, ma fille, je t'en prie...

CÉCILE.

Je veux voir... (A la fenêtre.) Une voiture!... un homme blessé qu'on en descend... Ah! (Elle pousse un cri et demeure comme atterrée, les yeux fixés sur le terrible spectacle; Montjoye se tient près d'elle immobile, dans une

sombre stupeur. Elle se retourne soudain, le regarde, et comprenant tout, elle pousse un cri déchirant, écarte son père par un geste d'horreur, se sauve à l'autre extrémité de la chambre et tombe sans mouvement[1].)

MONTJOYE, fou de douleur.

Ma fille! ah! Dieu! grand Dieu! (Il ouvre la porte du fond et appelle.) A moi!... quelqu'un!... Saladin!... à moi!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SALADIN, accourant[2]. Il comprend d'un regard ce qui s'est passé, et s'agenouille près de Cécile dont il saisit la main.

MONTJOYE.

Est-elle morte?... parle-moi... je ne sais plus... je ne vois plus!...

SALADIN.

Elle va revenir... mais veux-tu me croire? qu'elle ne te voie pas là en rouvrant les yeux! cette émotion lui serait fatale... va-t'en...

MONTJOYE, hors de lui et balbutiant.

Que je m'en aille? que je la laisse? ma fille... malade .. mourante peut-être! tu crois qu'il le faut?...

SALADIN, se relevant.

Que vas-tu lui dire à son réveil?...

MONTJOYE.

Tu as raison... Eh bien, eh bien!... je m'en vais! je m'en vais... (Il s'éloigne lentement d'un pas roide et automatique, répétant les mêmes paroles avec égarement; arrivé près de la porte, il chancelle, se retient de la main; puis il reprend sa marche sinistre et disparaît. Saladin revient près de Cécile et la soulève toujours évanouie.)

1. Montjoye, Cécile.
2. Cécile, Saladin, Montjoye.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU ET DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Une chambre très-simple donnant sur un jardin. Pour tout ornement, quelques fleurs. — Une petite table avec une corbeille, à gauche. — Porte au fond, porte latérale à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉCILE, seule; elle tient un ouvrage de tapisserie à la main, et écoute avec précaution près de la porte à droite.

Je n'entends rien encore... il me semble... Je n'ose l'éveiller... et cependant... (Elle est revenue près de la table, et prend une lettre dans la corbeille.) Cette lettre me brûle les doigts... Mais, non... je veux qu'elle en ait la première joie... Pauvre mère... (La porte du fond s'ouvre : Saladin entre.)

SCÈNE II.

CÉCILE, SALADIN.

CÉCILE, allant au-devant de Saladin.

Ah! mon ami... c'est vous! Que je suis aise de vous voir ce matin!

SALADIN.

Mais vous m'attendiez, n'est-ce pas? Vous étiez avertie de ma visite.

CÉCILE.

Non. Pourquoi?

SALADIN.

Comment! vrai... vous ne savez rien ?

CÉCILE.

Non; qu'y a-t-il donc?

SALADIN.

Mais, je ne sais pas non plus... Et votre mère, est-ce que je ne puis pas lui parler?

CÉCILE.

Mais je ne sais si elle est levée. Je l'attends moi-même avec une extrême impatience, et cependant je veux respecter son sommeil... elle en a si grand besoin... Depuis cinq mois, c'est la première fois qu'elle dort paisiblement, et je lui ménage un bon réveil... (Montrant la lettre.) Voyez, mon ami.

SALADIN, vivement.

D'Italie... de Milan? C'est de votre frère ?

CÉCILE.

Oui!

SALADIN.

Ah! Dieu soit loué! Car ce silence inconcevable... depuis... combien?... près de six semaines... depuis Magenta enfin, m'inquiétait plus que je ne voulais le dire.

CÉCILE.

Et nous, mon ami, jugez! On avait beau nous répéter au ministère qu'il vivait... qu'il était resté à Milan... que ses lettres devaient s'être égarées... nous désespérions... et ce nouveau malheur, après tant d'autres, aurait achevé ma mère... (Henriette entre à droite.) Ah !

SCÈNE III.

LES MÊMES, HENRIETTE [1].

CÉCILE.

Bonjour, mère ! Tu as mieux dormi, n'est-ce pas?

1. Saladin, Henriette, Cécile.

HENRIETTE.

Oui, ma chère petite... Bonjour, mon ami... Aidez-moi donc à gronder cette enfant. Je suis sûre qu'elle est encore au travail depuis l'aurore, malgré ma défense.

CÉCILE.

Cela m'amuse... et puis ce matin j'étais éveillée avant le soleil et gaie comme un oiseau... J'avais de bons pressentiments.

HENRIETTE.

De bons pressentiments! Tu as une lettre?

CÉCILE.

La voilà!

HENRIETTE, saisissant la lettre.

De lui... de mon fils!... il vit!... Ah! Dieu est bon!

CÉCILE.

Ma mère!

HENRIETTE.

Et tu ne l'as pas ouverte!... tu as eu ce courage?

CÉCILE.

Je vous l'ai gardée tout entière.

HENRIETTE, ouvrant la lettre à la hâte et essayant de lire.

« De Milan. — Ma mère bien-aimée... » Tiens! lis, toi; moi, je ne peux pas!... (Elle s'assoit sur une chaise que Saladin lui approche.)

CÉCILE, s'agenouillant près d'elle et lisant la lettre.

« Ma mère bien-aimée, grande bataille, comme vous savez. Mon régiment était arrivé la veille, Dieu merci... Joli début pour un troupier qui n'avait jamais vu le feu qu'à l'Hippodrome. Aussi, j'ai eu un peu peur d'abord... »

HENRIETTE.

Pauvre enfant!...

SALADIN.

Parbleu!...

CÉCILE.

« Mais cela a passé, et je me suis battu comme un vaillant soldat... j'ai même eu la bonne fortune de prendre un drapeau... »

SALADIN.

Bravo, l'enfant!

CÉCILE.

« On me l'a repris... »

SALADIN.

Ah! diable!...

CÉCILE.

« Je l'ai repris, et finalement, je me suis sauvé avec... J'ai reçu là-dessus beaucoup de compliments, et même quelque chose de plus... mais n'anticipons pas sur les événements... Comme je compte vous arriver à peu près en même temps que ma lettre... »

HENRIETTE.

Il revient!...

SALADIN.

Bravo encore!...

CÉCILE.

« En même temps que ma lettre, je veux vous ménager une petite surprise!... » — Quoi donc? (Elle se lève.)

HENRIETTE.

Va!... lis, mon enfant!...

CÉCILE.

« Milan est une ville superbe que Cécile aimerait, car il y pleut des fleurs... Tout au reste me paraît superbe depuis que je me sens moins inutile dans le monde, et que j'apporte mon pauvre grain de sable aux grandes œuvres de mon temps et de mon pays... »

SALADIN.

Il est devenu très-gentil!...

CÉCILE.

« Je vous écris un peu tard, parce que le temps m'a manqué... et puis, parce que... » (Cécile s'interrompt.)

HENRIETTE, avec angoisse.

Mon Dieu!... il est blessé!...

CÉCILE.

Non... ma mère, rien... écoutez... (Elle lit.) « Parce qu'en pre-

nant le susdit drapeau, qui tenait bien, je m'étais un peu foulé le bras... et l'épaule... »

HENRIETTE, douloureusement.

Ah ! il est blessé !...

CÉCILE.

Non... c'est fini... tenez !... (Lisant.) « Un rien, ma mère, je vous jure... Je suis d'ailleurs parfaitement remis, puisque je pars ; mais je crois que je ne vous aurais jamais revue sans le dévouement d'un ami qui pendant vingt nuits n'a pas quitté mon chevet. Je l'emmène avec moi, je vous le présenterai. Vous aimerez un peu le sauveur de votre fils, n'est-ce pas ?... Et Cécile aussi l'aimera ! » — Je crois bien !...

SALADIN.

C'est peut-être une dame !...

CÉCILE.

Oh ! Saladin !...

SALADIN.

Ou une demoiselle !... Ça s'est vu !...

HENRIETTE, qui s'est emparée de la lettre.

« A vous deux de toute mon âme... ROLAND. » (Elle baise la lettre ; puis, embrassant sa fille.) N'est-ce pas... tu crois que c'est bien fini... qu'il n'y a plus de danger ?... Et vous aussi, mon ami ?...

SALADIN, montrant la lettre que tient Henriette.

Mais c'est évident, madame... le ton de sa lettre l'indique assez... et tenez, il a encore ajouté, au bas, pour plus de sûreté : « A bientôt... Je pars !... » Vous pouvez maintenant l'attendre d'une minute à l'autre[1]... et, même, tenez, j'y pense, cette lettre... et ce retour doivent avoir quelque rapport avec la circonstance singulière qui m'a conduit chez vous ce matin...

HENRIETTE.

Comment ?... quelle circonstance ?...

SALADIN.

N'est-ce pas... vous ne savez rien... vous ne m'attendiez pas ?...

1. Henriette, Saladin, Cécile.

HENRIETTE.

Non...

SALADIN.

C'est extraordinaire... car la lettre de Roland ne suffit pas encore à m'expliquer ce qui arrive. Mon Dieu! nous allons essayer de comprendre ensemble, si vous voulez... mais il faut que vous me permettiez de rappeler tous les faits qui peuvent nous guider dans nos conjectures...

HENRIETTE.

Mon ami!...

SALADIN.

Oh! du reste, j'ai peu de chose à vous apprendre... Il y a cinq mois, vous le savez, à la suite d'une journée bien douloureuse... celui que vous avez tant aimé, que vous aimez encore malgré ses fautes... s'est éloigné de Paris brusquement, sans nous laisser aucune donnée ni sur ses projets, ni sur le lieu de sa retraite... Avant de partir cependant, il avait fait un acte loyal en résignant ce mandat de député, qu'il ne jugeait pas sans doute bien acquis... Depuis ce moment aucune nouvelle... On a supposé qu'il s'était retiré aux États-Unis et qu'il y avait transporté sa fortune.

HENRIETTE, douloureusement à demi-voix.

Pourvu qu'il vive!... car je me fais quelquefois, mon ami, des imaginations terribles...

SALADIN.

Non... non... chassez cela!... Enfin, Tiberge seul avait obtenu ses confidences, et même ses pouvoirs... car c'est par les soins de Tiberge que l'hôtel a été vendu, les affaires liquidées, la fortune tout entière réalisée; mais Tiberge s'est montré impénétrable... Impossible d'en tirer aucune lumière... Nous en étions là quand, il y a deux mois, Tiberge lui-même a quitté Paris... et, hier encore, je le croyais bien loin, quand j'ai reçu de lui un avis mystérieux qui m'invitait dans les termes les plus pressants à me rendre chez vous, madame, ce matin à dix heures, pour y entendre une communication intéressante... et, ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'en même temps un autre... (avec embarras) quelqu'un que vous connaissez... recevait une invitation exactement semblable.

CÉCILE, troublée.

Quelqu'un?...

SALADIN, avec gravité.

Oui, mademoiselle... un ancien ami... un malade... un blessé... qui, Dieu merci, vous le savez, se porte à merveille maintenant...

HENRIETTE.

Est-il possible?... Monsieur de Sorel?

SALADIN.

Oui, madame... Il hésitait d'abord à venir... Mais la lettre de Tiberge m'a paru si sérieuse, si impérieuse même, que je l'ai décidé... et je vous annonce sa visite...

CÉCILE.

Ah! ma mère!

SALADIN.

Voyons, soyez brave... mon enfant!...vous connaissez Tiberge... il est incapable de jouer avec vos sentiments... et il faut qu'il ait eu les motifs les plus graves...

LA VOIX DE TIBERGE, au fond.

Entrez, monsieur Georges... entrez... et bon courage!

CÉCILE.

Lui!...

SALADIN, comme étonné.

Et Tiberge!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TIBERGE, GEORGES[1].

GEORGES, très-pâle et très-ému.

Madame, veuillez me pardonner les émotions pénibles que peut vous causer ma présence... Mais on m'a assuré qu'elle était nécessaire.

1. Saladin, Tiberge, Georges, Henriette, Cécile.

TIBERGE.

Oui, monsieur... et vous n'en douterez pas longtemps... Madame... ma chère demoiselle... je vous salue de tout mon cœur... (Souriant avec émotion à Cécile [1].) Bonjour, mademoiselle Cécile... il y a longtemps... Oh! enfin... je suis bien content de vous revoir... mais remettez-vous toutes deux... gardez vos forces... rassemblez même tout votre courage...

HENRIETTE.

Notre courage... Oh! Dieu!

TIBERGE.

Non, non, il ne faut pas vous effrayer, il ne faut pas trop vous effrayer. Il faut seulement vous préparer à de nouvelles émotions... bien vives... Oh! il y a des émotions agréables, madame... il y a des larmes de joie; elles sont plus rares que les autres, c'est vrai; mais il y en a...

HENRIETTE, l'interrogeant avec anxiété.

Oh! de grâce, au nom du ciel! mon ami...

TIBERGE, qui a paru écouter, montrant la porte du fond.

Tenez!... ouvrez vos bras.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROLAND en tenue de campagne, le bras droit en écharpe; il a la croix.

CÉCILE et HENRIETTE.

Ah!

ROLAND [2].

Ma mère!... ma sœur! (Il les embrasse.)

HENRIETTE.

C'est toi! (Lui touchant le bras.) Tu ne souffres pas trop, dis, mon cher enfant!

1. Saladin, Georges, Tiberge, Henriette, Cécile.
2. Saladin, Georges, Henriette, Roland, Cécile, Tiberge.

ROLAND.

Non, plus du tout, ma bonne mère.

HENRIETTE, touchant la croix de Roland.

Et cela ?

ROLAND.

Mon drapeau, que j'ai fait monter en broche !... (Souriant avec émotion.) Mais, pardon, ma mère, c'est que je ne suis pas venu seul...

HENRIETTE.

Comment ?...

ROLAND.

Cet ami que je vous ai annoncé, dont la tendresse, le dévouement m'ont sauvé... il est venu avec moi...

HENRIETTE, inquiète.

Cet ami... mais où est-il ?... Comme tu me dis cela ?...

ROLAND.

Il est là, ma mère... le voici ! (Saladin remonte.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MONTJOYE [1], tenue sévère, les traits un peu altérés, et empreints d'une extrême gravité. — A l'entrée de Montjoye, mouvements divers de tous les personnages ; Henriette et Cécile, hésitantes, le regardent comme prêtes à se jeter dans ses bras ; il les arrête doucement de la main.

MONTJOYE, avec une émotion contenue.

Henriette... je n'espérais pas vous revoir... je ne l'aurais pas osé... Mais la Providence, meilleure pour moi que je ne le méritais, m'a permis de vous donner, après tant de chagrins, une grande joie... peut-être ai-je pu contribuer à vous rendre votre fils... Pour l'amour de lui, ne me repoussez pas... Ce que j'ai

1. Saladin, Georges, Henriette, Montjoye, Roland, Cécile, Tiberge.

pensé, ce que j'ai souffert près de son lit de douleur, il vous le dira... Je suis loin de croire qu'en remplissant un devoir si simple, si naturel, j'aie réparé envers vous ma longue injustice et reconquis une affection dont je m'étais montré si peu digne... Aussi, ce n'est pas en mon nom... vous ne me devez rien... c'est au nom de vos enfants... que je vous supplie d'accepter cet anneau... nous le ferons bénir quand vous voudrez...

HENRIETTE.

Ah !... (Elle prend l'anneau toute tremblante. Montjoye saisit doucement sa main, et la baise avec un respect attendri.)

MONTJOYE [1].

Merci !... (Puis faisant un pas vers sa fille.) Cécile, dans un jour affreux, c'est par votre main... par votre main chère entre toutes,.. que la souveraine justice a voulu rouvrir dans mon cœur, en le déchirant jusqu'au fond, les sources sacrées de la vérité... Cela était juste... il était juste que je fusse puni par ces sentiments mêmes que j'avais méconnus et outragés... Eh bien, c'est aussi votre main que je choisis, moi, pour réparer une des fautes les plus graves de ma vie, pour panser une des blessures les plus cruelles que j'aie faites... Remettez ceci à monsieur de Sorel... (Il donne à sa fille un pli décacheté. Cécile s'approche de Georges, et lui remet le pli. Saladin descend vers Tiberge qu'il interroge.)

GEORGES [2], ouvrant le pli.

Dieu !... Réhabilité !... mon père ! Ah !

MONTJOYE.

Vous connaissez tous maintenant l'emploi que j'ai fait de ma fortune... Désormais, je suis aussi pauvre que toi, Saladin... plus pauvre même... car je ne puis rien pour ton bonheur, et tu peux beaucoup pour le mien... tu peux me faire l'aumône... d'une poignée de main !...

SALADIN, lui serrant les mains, et d'une voix étouffée par l'émotion.

Mon ami !... Eh bien !... toi qui parlais de *bleu !*... Tu en fais. . joliment... du *bleu*, toi !... (Il pleure.)

1. Georges, Henriette, Roland, Montjoye, Cécile, Saladin, Tiberge.
2. Georges, Cécile, Henriette, Roland, Montjoye, Saladin, Tiberge.

GEORGES.

Et moi, monsieur... ne puis-je donc rien... rien pour vous ?...

MONTJOYE.

Vous pouvez tout... Dites à ma fille de m'embrasser !...

CÉCILE.

Oh !... (Elle se jette dans ses bras.) Mon père !... (Il la serre sur son cœur en pleurant.)

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

MONTJOYE

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR

OCTAVE FEUILLET

de l'Académie française

(26)

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

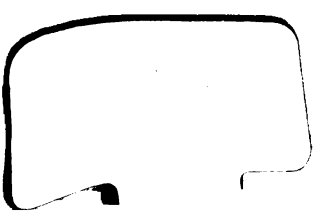
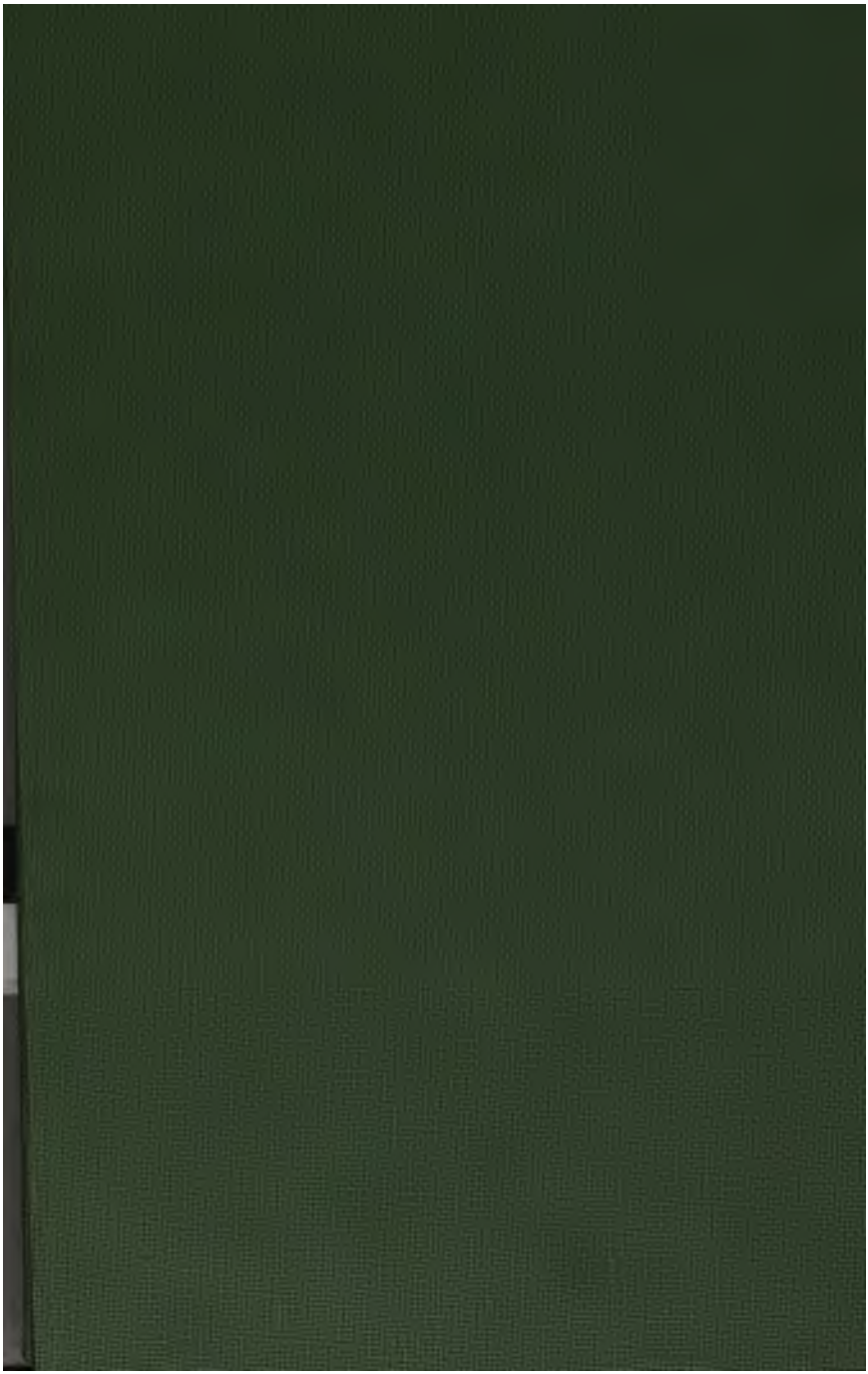
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

PIÈCES DE THÉATRE, BELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18 ANGLAIS

La Chatte merveilleuse, op.-com. en 3 act. 1 »
Les Poseurs, comédie en 3 actes..... 2 »
Le Pavé, comédie en 1 acte..... 1 »
Le M. de la rue Vendôme, com. 1 acte. . 1 »
Le Voyage de MM. Dunanan père et fils, opéra-bouffe en 4 tableaux..... 1 »
Le Cotillon, comédie-vaudeville en 1 acte. 1 »
Mon ami du café Riche, comédie en 1 acte 1 »
Un Mari dans du coton, com.-vaud. 1 acte. 1 »
L'Echéance, comédie en 1 acte. ..... 1 »
La Papillonne, comédie en 3 actes..... 2 »
La Perle noire, comédie en 3 actes ..... 2 »
Le Euret des Salons, comédie en 1 acte.. 1 »
Les Volontaires de 1814, drame en 5 actes. 2 »
La Fille d'Egypte, opéra en 2 actes..... 1 »
Le Domestique de ma femme, com. 1 acte. 1 »
Les Prés-St-Gervais, comédie en 2 actes.. 1 50
Les Beaux MM. de Bois-Doré, drame, 5 act. 2 »
L'Idéal, comédie en 1 acte..... 1 »
Lalla-Roukh, opéra-comique en 2 actes... 1 »
Le Secret du Retameur, vaud. en 1 acte.. 1 »
La Boîte au lait, comédie-vaud. en 5 actes. 1 50
Le Café de la rue de la Lune, vaud. 1 act. 1 »
Le Hussard persécuté, opér.-bouffe, 2 act. 1 »
Delphine Gerbet, comédie en 4 actes..... 2 »
Danaé et sa Bonne, opérette en 1 acte.... 1 »
Les Maris à système, comédie en 3 actes. 1 50
Le Bord du précipice, comédie en 1 acte. 1 »
Ah! que l'Amour est agréable! vaud. 3 act. 1 »
Les Etrangleurs de l'Inde, drame en 5 act. 2 »
La Servante maîtresse, opéra-com. 2 act. 1 »
Les Mystères du Temple, drame en 5 act. » 40
Le Marquis Harpagon, comédie en 4 actes. » »
Le Château de Pontalec, drame en 5 actes. 1 »
Le Bossu, drame en 5 actes..... » 50
Les Fous, comédie en 5 actes..... 2 »
Dolorès, drame en 4 actes..... 2 »
Les Joyeuses Commères de Windsor, op.-c. 3 act. 1 »
La Comtesse de la place Cadet, vaud. 1 acte. 1 »
Une Corneille qui abat des noix, com. 3 act. 2 »
Les Ivresses, comédie en 4 actes..... 2 »
Le Chalet de la Méduse, vaud. en 1 acte... 1 »
Le Lorgnon de l'Amour, vaud. en 1 acte... » 40
Cadet-Roussel, drame en 7 actes..... 2 »
Le Mari d'une Etoile, com.-vaud. en 2 act. 1 »
La Reine Crinoline, pièce fantast. en 5 actes, 6 tabl..... » 50
Les Ganaches, comédie en 4 actes..... 2 »
Le Cabaret des Amours, op.-com. 1 act 1 »
Prisonnier sur parole, comédie en 1 acte. 1 »
Les Brebis de Panurge, comédie en 1 acte. 1 »
La Clef de Metella, comédie en 1 acte..... 1 »
Deux Chiens de faïence, com.-vaud. 1 act. 1 »
Le Fils de Giboyer, comédie en 5 actes... 2 »
L'Ami du Mari, comédie en 1 acte..... 1 »

Voilà la chose, revue en 3 act. et 20 tabl. » 50
La Fleur des braves, com.-vaud. en 1 act. 1 »
Le Bal masqué, opéra en 4 actes..... 1 »
Philidor, drame en 5 actes..... » 40
François les-Bas-Bleus, drame en 5 actes.. 2 »
Les Ruines du Château noir, dr. 5 actes... » 40
La Germaine, comédie en 3 actes..... 2 »
La Bohémienne, opéra en 4 actes..... 1 »
Les Trois Ivresses, vaudeville en 1 acte... » 60
Sortir seule! comédie en 3 actes 1 50
Le Télégramme, comédie en 1 acte..... 1 »
Marengo, drame militaire en 12 tableaux. » 50
La Mule de Pedro, opéra en 2 actes..... 1 »
Jean Torgnole, vaudeville en 1 acte..... 1 »
Henri le Balafré, comédie en 1 acte..... 1 »
La Déesse et le Berger, op.-com. 2 actes. 1 »
Peines d'amour, opéra en 1 actes..... 1 »
Le Père Lefeutre, com.-vaud. en 1 actes. » 40
Le Bout de l'an de l'Amour, com. 1 acte. 1 »
La Maison sans Enfants, com. 3 actes..... 1 50
L'Otage, drame en 5 act. et 6 tabl..... 1 »
Crockbête et ses Lions, à-propos. 2 actes. 1 »
Bataille d'Amour, op.-com. en 3 actes... 1 »
Diane de Solanges, opéra en 5 actes ..... 1 »
Un Joli Cocher, com.-vaud. en 1 acte... 1 »
Le Jardinier et son Seigneur, op.-c. 1 act. 1 »
Les Fiancés de Rosa, op.-com. en 1 acte. 1 »
Le Brésilien, com.-vaud. en 1 acte ..... 1 »
Folammbo, cocasserie carthagin., 1 act.. 1 »
L'Oiseau fait son nid, com.-vaud. en 1 acte. 1 »
Le Train de minuit, comédie en 2 actes .. 1 50
Les Toréadors de Grenade, excentr. en 1 act. 1 »
Les Mystères de l'Hôtel des ventes, comédie-vaudeville en 3 actes..... 1 50
Trop curieux, comédie en 1 acte..... 1 »
Nahel, opéra en 3 actes..... 1 »
C'était Gertrude, comédie en 1 acte..... 1 »
Le Démon du Jeu, comédie en 5 actes..... 2 »
La fausse Magie, opéra-comique en 2 actes. 1 »
Les Bourguignonnes, op.-co. en 1 acte.. 1 »
La Sorcière ou les Etats de Blois, drame en 5 actes..... » 50
Le Secret de Miss Aurore, me en 5 act. » 50
Un Mari sur des charbon. comédie.-vaud. en 1 acte..... 1 »
Les Diables roses, comédie.- en 5 act. 1 50
La Fille de Dancourt, comédie en 1 acte.. 1 »
Les Pêcheurs de perles, opéra en 3 actes.. 1 »
Aladin, ou la Lampe merveilleuse, féerie en 20 tableaux..... » 50
Diane au bois, comédie en 2 actes, en vers. 1 50
Le Carnaval de Naples, drame en 5 actes. » 50
L'Ab. e, drame en 5 actes..... 2 »
Monjoye, comédie en 5 actes..... 2 »
Les Indifférents, comédie en 4 actes..... 2 »

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cie, A SAINT-GERMAIN